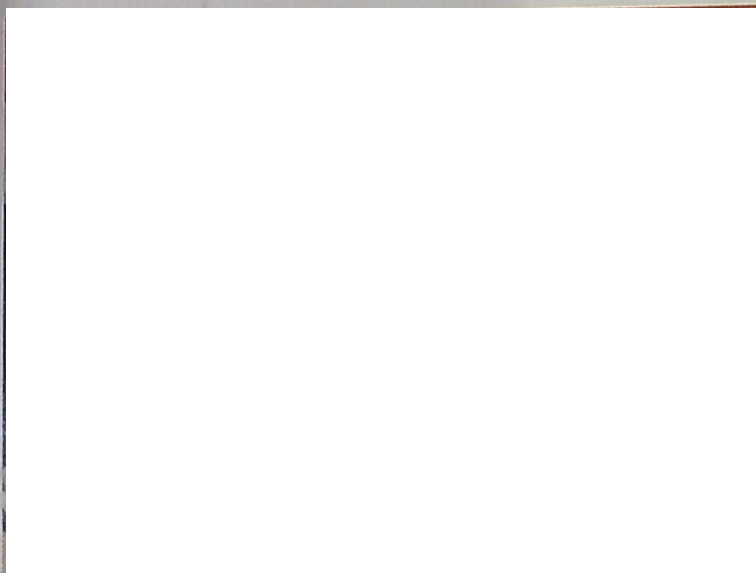


TEMOIGNAGE SUR L'ADOPTION



*“ON PEUT TOUJOURS
AJOUTER UN RAYON
AU SOLEIL”*

PAR MARIE-CHRISTINE ET PIERRE FRAPPÉ

Edition°1

*"ON PEUT TOUJOURS AJOUTER
UN RAYON AU SOLEIL"*

DANS LA MÊME COLLECTION

TÉMOIGNAGE SUR L'INCESTE

"Il a trahi mon enfance"

par Stéphanie

TÉMOIGNAGE SUR LA DÉPORTATION

"Je ne vous oublierai jamais, mes enfants d'Auschwitz..."

par Denise Holstein

TÉMOIGNAGE SUR LES SDF

"La rue, pour moi, c'est fini !"

par André

TÉMOIGNAGE SUR L'IMMIGRATION

"Ni le voile ni l'oubli..."

par Mimouna

*“ON PEUT TOUJOURS AJOUTER
UN RAYON AU SOLEIL”*

*Témoignage recueilli par
Juliette Warlop*

Edition°1

UN RAYON AU SOLÉIL

UN RAYON AU SOLÉIL

UN RAYON AU SOLÉIL

UN RAYON AU SOLÉIL

UN RAYON AU SOLÉIL

UN RAYON AU SOLÉIL

UN RAYON AU SOLÉIL

ON PEUT TOUJOURS AJOUTER
UN RAYON AU SOLÉIL

Témoignage recueilli par
Juliette Warlop

*Une grossesse commence dans l'intime
et s'épanouit dans le secret.
Mais, pour qu'une adoption arrive à terme,
il faut des dizaines et des dizaines de personnes !*

*Merci à Germain et à tous ceux qui nous ont donné envie
Merci à Bernard, Ana, Hilda, François, Doïna
et à ceux qui se jettent dans la bataille !
Merci à Lilian, Eugenio, Juan, Julia, Doïna et Panti,
qui ont donné tant et tant de temps, comme ça !
Merci à Juliette et à tous les complices de ce livre.
Merci à Thérèse et tous ceux qui prient...
Et à nos parents qui nous ont donné cette passion
qui les inquiète !*

*Mais pour qu'une adoption arrive à terme, il a fallu, aussi,
une grossesse commencée dans l'intime et perdue dans le secret.*

*Alors, merci à vous, papas et mamans d'origine de nos
enfants, pour ces petites flammes que vous nous avez confiées.
La dureté du monde a tenté de briser le lien.
Dans notre cœur, il ne l'est pas.*

Ce livre est dédié à nos enfants.

Avant-propos

Ce récit est un récit à deux voix. Deux voix inséparables, mais bien distinctes, celle de Marie-Christine et celle de Pierre. *Le témoignage de Marie-Christine est imprimé en italique*, celui de Pierre en caractère normal.

En attendant Daniel-Alexandre

Ce livre aurait pu s'ouvrir sur l'arrivée de Daniel-Alexandre. C'est un petit bonhomme de sept ans, tout souriant. Toute sa vie, il l'a passée dans un orphelinat de Roumanie. Cela fait trois ans que nous essayons de faire quelque chose pour lui. On nous a mis des barrières tout au long de notre parcours. Et ce n'est pas terminé. Mais nous y arriverons, coûte que coûte. La vie de Daniel-Alexandre, c'est dans notre famille qu'il doit la passer. Pas à l'orphelinat. Son visage rigolard a fleuri sur les murs de notre maison. Daniel-Alexandre, c'est notre enfant qui est ailleurs. Son regard, son sourire auquel il manque déjà deux dents de lait, nous disent « Courage, on va y arriver ! ».

Bientôt, nous l'espérons, une neuvième petite maison rejoindra l'étagère que nous avait offert une amie. Elle y avait placé huit boîtes à épices en forme de maison. Une pour chacun de nos huit enfants, que nous avons adoptés à l'étranger. Voilà comment elle les présentait :

« Dans la maison d'Esther-Julia, la plus jeune, j'ai mis une infusion de fleurs, pour donner du calme à la petite fleur de Roumanie.

Dans la maison de Jean-Matthieu, j'ai mis des raisins secs, nécessaires à l'énergie qu'il déploie au sport.

Dans celle de Sophie-Jeanne, j'ai mis du sel, dans celle de Claire-Sécolène, j'ai mis du poivre, épices bien différentes, mais inséparables comme des jumelles.

Dans celle de Marie-Stéphanie, j'ai mis de la cannelle, aussi colorée qu'elle.

Dans celle de Pierre-Germain, j'ai mis des clous de girofle, clous de crampons de foot, bien entendu !

Dans celle d'Anne-Bernadette, j'ai mis de la camomille, pour les rares jours où elle est trop énervée.

Dans celle de François-Damien, l'aîné, j'ai mis du gingembre, pour les rares jours où il est trop calme.

Quant à Marie-Christine et Pierre, ils sont l'étagère elle-même, puisqu'elle est du bois dont on fait les parents qui tiennent tout ça ensemble !

Geneviève ».

Toujours pas enceinte...

Neuf enfants... Jamais je n'aurais pensé en avoir autant. Et encore moins les adopter ! Marie-Christine et moi voulions des enfants, c'est vrai. Mais comme tout le monde. Nous n'avons pas une âme de héros ou d'aventuriers ! C'est la vie qui a fait en sorte que notre famille soit composée d'enfants de toutes les couleurs, qui viennent du Pérou, de Colombie et de Roumanie.

J'ai rencontré Marie-Christine à la Fac. Le jour où je lui ai dit que je l'aimais, je me suis rendu compte que mon sentiment était partagé. J'ai alors eu un sentiment de vertige. Je me suis dit « Mon Dieu, c'est pour toujours ! ». Nous savions l'un et l'autre que notre objectif était de vivre ensemble pour toute la vie. Mais on était bien loin de se douter dans quelle aventure on s'embarquait !

Si on m'avait dit : « Tu auras neuf enfants », j'aurais sauté au plafond en criant : « Jamais de la vie » ! Je ne savais pas ce qu'était une famille nombreuse. J'ai un frère et une sœur, et seu-

lement trois cousins, et une cousine. Pierre, lui, en a plus de quatre-vingt !

C'est vrai que les familles nombreuses, ça me connaît. J'ai quatre frères et sœurs, et mes parents étaient douze dans chacune de leur famille... Mon grand-père maternel, quant à lui, venait d'une famille de quinze enfants ! Mais ce n'est pas pour ça que j'aurais pu m'imaginer à la tête d'une aussi grande famille...

Moi, je voulais avoir quatre enfants. Cela me semblait bien assez. Deux garçons et deux filles. La famille idéale, quoi ! J'ai joué à la poupée jusqu'à l'âge de quinze ans. Lorsque nous allions chez des amis, c'est toujours moi qui m'occupais des enfants ; dès que j'ai eu dix-huit ans, j'ai animé des colonies de vacances... Je rêvais de devenir directrice de crèche. Mais j'ai choisi l'enseignement. Ça me semblait plus conciliable avec une vie de famille.

Or, une semaine après notre mariage, j'ai eu un problème rénal, qui m'a valu un veto médical : pas d'enfant avant un an. On m'avait dit que je risquais par la suite de connaître des grossesses un peu difficiles. Mais cela ne m'a pas fait peur. Une fois que le délai d'attente a été passé, nous avons envisagé une grossesse. Mais au bout de quelques mois, je n'étais toujours pas enceinte. Nous avons commencé

à nous inquiéter, et à faire des examens médicaux. Et le verdict est tombé : Pierre et moi ne pouvions pas avoir d'enfant.

C'est moi qui ne pouvais pas avoir d'enfant. Alors, on s'est mis à consulter des spécialistes. Cette période a été la moins constructive de notre vie. On courait vers un but illusoire. Avoir un enfant, c'est naturel. Avec tous les examens et tous les tests qu'on nous faisait subir, ça devenait quelque chose de fabriqué. C'était terrible.

Lorsqu'on m'a parlé d'insémination artificielle avec donneur étranger, j'ai eu peur. Quelle aurait été mon attitude, plus tard, vis-à-vis d'un enfant qui génétiquement n'aurait pas été le mien ? Maintenant je me rends compte combien cette réaction était idiote puisque nos enfants, nous les avons adoptés...

J'acceptais que ce soit à cause de moi que nous ne puissions pas avoir de bébé. Je suis toujours désolé de ne pas avoir pu offrir une grossesse à Marie-Christine, mais on ne pouvait pas passer par n'importe quelle solution.

Notre vie était devenue complètement bancale. Nous étions obnubilés par les examens. C'est épouvantable d'avoir une

vie sexuelle programmée, surveillée, et constamment découragée ! Au bout d'un an de tentatives en tous genres, notre gynécologue nous a dit : « Je suis à votre disposition, on fait ce que vous voulez ». Alors, nous n'avons pas hésité une seconde en répondant : « Plus rien du tout ! ».

Contraint à l'adoption

J'ai eu beaucoup de mal à envisager l'adoption. Cette solution a tout de suite tenté Marie-Christine. Mais moi, j'ai dû vaincre mes a priori. Cela a été très dur.

Il me restait à l'esprit des images qui me venaient de ma jeunesse. Du temps où j'allais en colonie de vacances, je résidais à côté d'une colo de l'assistance publique. On nous disait de ne pas frayer avec ces enfants-là parce qu'ils n'étaient pas « fréquentables ». Un de ces garçons venait parfois nous voir. Il avait un pantalon qui avait un trou au niveau des fesses. Il n'avait pas de slip. Nous ne nous sommes pas moqués ouvertement de lui, mais pour nous, c'était un « pauvre ». Et ce trou au pantalon nous faisait tellement rire... Devenu plus grand, j'ai gardé une honte d'avoir eu un tel comportement. Mais cette honte n'a pu estomper l'image très négative que j'avais de l'assistance publique. C'est pour cela que nous n'avons d'abord pensé qu'au parrainage : on aurait accueilli un enfant de la D.D.A.S.S. le

mercredi ou le week-end, un peu comme un filleul.

Or, l'assistante sociale que nous sommes allés voir nous a proposé de réfléchir plutôt à l'adoption. Cette proposition m'a fait peur. Passionné de généalogie, une question m'a aussitôt traversé l'esprit : « Mais comment vais-je les inscrire dans mon arbre généalogique ? » Pour moi, des enfants adoptés ne pouvaient pas être inscrits correctement dans ma généalogie. Ils n'auraient pas de lien de sang avec moi. Comment, dans ces conditions, pourrais-je les représenter comme les descendants de mes propres ancêtres ? Cette question restera malgré moi longtemps tenace. C'était ma façon de m'accrocher à mon désir de filiation. Un désir profondément ancré...

Il fallait pourtant bien trouver une solution. Nous avons arrêté tout processus médical, éliminé d'office l'insémination artificielle. Mais notre manque d'enfant nous pesait tant ! Je me sentais acculé à l'adoption...

Un enfant qui ne nous ressemblera pas

Je m'imaginai plutôt des enfants qui nous ressembleraient. Dans ma tête, je ne pouvais adopter qu'un enfant français. Une fois adopté, il pourrait très bien passer pour notre enfant biologique. Cela me semblait important : l'adoption était quelque chose d'intime qui ne s'afficherait pas. Nous avons donc entamé nos démarches auprès de la D.D.A.S.S.

Alors, j'ai paniqué. Nous avons appris que la D.D.A.S.S. ne traitait que les dossiers des couples mariés depuis au moins cinq ans. On nous a expliqué par ailleurs qu'en général, on ne donnait un enfant qu'au bout de quatre ou cinq ans d'attente. Nous avons fait le calcul : cela nous donnerait une attente d'environ dix ans ! A presque l'âge d'être grands-parents, on nous aurait donné notre premier enfant.

Plus que jamais, nous étions révoltés. Nous qui avions tant envie d'enfants, nous ne pouvions pas en avoir. D'autres familles avaient des enfants à ne plus savoir qu'en faire et ne les désiraient même pas. Nous étions en rébellion contre Dieu, et lui

répétions sans cesse : « Mais quelle cohérence mets-tu dans ce pauvre monde ? Les choses sont si mal faites ! ».

J'étais prête à sacrifier une maternité, mais pas à sacrifier la présence d'enfants. Très rapidement, nous avons parlé de nos projets autour de nous. Chacun se mettait en quête d'adresses et de renseignements. C'est ainsi qu'on nous a dit que la seule solution pour adopter plus rapidement était de se tourner vers l'étranger. C'est à ce moment-là que la démarche est devenue plus difficile pour moi. Pierre, en revanche, avait déjà franchi tous les obstacles. Dès lors qu'il avait fait le pas d'accepter le principe d'une adoption, il était d'accord pour n'importe quel enfant, de quelque couleur ou race qu'il soit. J'étais surtout bloquée par le fait qu'on sache forcément, en voyant mon enfant, qu'il a été adopté.

Un jour pourtant, mon regard a été accroché par une grande photographie affichée à l'église, à l'occasion de la journée des missions. L'image représentait une petite main noire dans la main blanche d'un adulte. J'ai été bouleversée à un point tel que c'est ce qui m'a aidé à traverser les étapes qu'il me restait à franchir.

L'espoir vient de Colombie

Tant que Pierre et moi n'étions pas sur la même longueur d'ondes, nous n'avons rien fait – et la même chose se produira pour toutes les étapes importantes de notre vie. Mais maintenant que nous étions tous deux d'accord pour cette adoption internationale, nous avons foncé.

« Prendre un enfant par la main... » Ce refrain d'Yves Duteil était devenu notre leitmotiv. Aujourd'hui, cette chanson que nous avons écoutée des centaines de fois, nous bouleverse toujours autant.

A la fin de l'année 1978, nous avons écrit partout. Au moins cinquante lettres... Fin décembre, nous n'avions reçu que des réponses négatives. De quoi décourager tout un régiment !

Nous avons alors rencontré un couple qui avait déjà adopté en Colombie. Il était sur le point d'y repartir pour adopter un autre enfant.

Nous avons été subjugués par leur façon de nous parler de ce pays. Germain, le petit garçon qu'ils avaient adopté, nous a totalement séduits, avec son petit air coquin. Il devait avoir deux ans, et il était tellement drôle, vif, amusant, que nous avons

été définitivement convaincus de la décision à prendre.

En fait, nous partirons en Colombie avant eux, et c'est par nous qu'ils apprendront qu'un petit Nicolas les attend... Nous avons donc écrit à leur adresse en Colombie. En février, nous recevions une réponse favorable. Alors, ce fut la course aux documents pour le dossier. Il fallait qu'il soit prêt en mai, car on nous avait présenté un industriel qui partait à cette date à Bogota. Il pouvait déposer notre dossier en mains propres. Quelle chance !

Passer notre vie avec un seul enfant ? Non, on ne pouvait pas accepter cette idée. Ce n'était pas une vraie famille. Nous voulions qu'il ait au moins un frère ou une sœur. Si on n'adoptait qu'un seul enfant cette fois-ci, il se retrouverait peut-être fils ou fille unique pour toujours.

Nous avons demandé à la D.D.A.S.S. un agrément pour pouvoir adopter deux enfants. Nous avons peur que notre dossier soit refusé si nous entamions une deuxième démarche. Et puis, une adoption en Colombie coûte tellement cher pour un jeune couple !

Les démarches à suivre ont été un vrai parcours du combattant : de la visite

chez le psychiatre à celle chez le médecin assermenté, des visites de l'assistante sociale aux papiers de tous genres à faire signer devant les instances officielles, sans oublier les traductions en espagnol... Heureusement que les couples « normaux » ne doivent pas faire tout cela pour avoir des enfants, sinon la planète aurait vite fait d'être déserte ! Nous avons finalement accompli le tour de force de boucler notre dossier en temps et en heure.

J'ai trouvé que ce cheminement vers l'adoption était une chose formidable. Il nous a fait rencontrer des centaines de personnes qui se sont motivées, intéressées, qui nous ont encouragés. Ensuite, lorsque nous aurons adopté, cela a été notre tour de recevoir des centaines de coups de fil ou de visites...

Je passais mes journées à guetter le facteur, en me disant : « Peut-être qu'il m'apporte des nouvelles de Colombie ». Quand le téléphone sonnait je me jetais dessus en m'imaginant que c'était peut-être un appel de là-bas... Cela était devenu une obsession telle qu'elle s'est poursuivie même plusieurs mois après l'adoption ! Cette maladie

du téléphone et du facteur recommencera lors de toutes nos démarches d'adoption.

En juin, nous avons reçu une lettre de Colombie nous apprenant que notre dossier avait été accepté. Psychologiquement, nous vivions une grossesse. Mais nous ne savions pas quand en arriverait le terme. Et nous ne savions pas quel âge aurait notre « nouveau-né » !

Et puis, il y avait ce voyage. Depuis que nous nous connaissions, Pierre et moi n'avions dépassé les frontières de la France que pour aller en Belgique !

Un bébé de huit jours

Une nuit de septembre, en 1979, un coup de fil nous a réveillés. Marie-Christine encore toute ensommeillée a dévalé l'escalier, pour ne se réveiller tout à fait qu'avec le téléphone dans les mains. Dans mon demi-sommeil, j'ai entendu : « Pierre, Pierre, c'est la Colombie ! ». J'ai descendu l'escalier quatre à quatre pour saisir l'écouteur. C'était la directrice de la « Casa de la madre y el niño », la pouponnière, qui nous proposait d'adopter un petit garçon, nous disant qu'il était né le 11 septembre et qu'il fallait venir le plus vite possible.

J'étais tellement abasourdie par cet appel que j'ai d'abord dit : « Excusez-nous, on ne parle pas espagnol... » Pierre m'a donné un coup de coude pour me faire remarquer que cette dame était en train de nous parler dans un français remarquable ! Ensuite, j'ai demandé son année de naissance du petit garçon. Je ne pouvais imaginer qu'il s'agissait d'un nouveau-né, d'à peine huit jours... Après avoir raccroché, nous sommes restés tous deux assis sur les marches de l'escalier, hébétés. Nous nous

demandions s'il fallait pleurer ou sauter de joie... Nous n'arrivions pas encore à réaliser ce qu'on venait de nous raconter. Et puis, nous nous sommes dit : « Ça y est, nous avons un petit garçon. C'est Pierre-Germain ! » C'était le prénom que nous avons choisi lorsque nous avons entrepris nos démarches pour l'adoption. Immédiatement, nous avons téléphoné à nos parents qui à leur tour, ont été réveillés en sursaut. Mes parents ont été à la fois bouleversés et émerveillés par la nouvelle. Les parents de Pierre, eux, n'osaient pas y croire, nous demandant : « Mais vous êtes sûrs que ce n'est pas une blague à cette heure-ci ? Vérifiez bien ! »

Le lendemain matin, (c'était le jour de la rentrée scolaire !) j'ai déboulé dans la salle des profs du collège où je travaillais, toute heureuse, en criant : « J'ai eu un petit garçon, j'ai eu un petit garçon cette nuit ! »... devant les mines abasourdies de mes collègues qui me regardaient de la tête au pied, incroyables. Evidemment, ils ne pouvaient pas tout comprendre !

Un couffin vide à la main

Marie-Christine était bien plus impatiente que moi à partir en Colombie. J'aurais volontiers pris une bonne semaine pour digérer la nouvelle ! Après avoir prévenu nos supérieurs hiérarchiques de notre départ, nous avons dû préparer les bagages... Tous ces bagages à inventer : nous ne savions pas au juste dans quel genre de pays nous partions, nous ne savions pas quels papiers étaient nécessaires. Nous ne savions pas non plus de quoi aurait besoin l'enfant, ni ce qu'il fallait comme médicaments, puisque nous partions pour un pays tropical qui, a priori, nous semblait dangereux... Malgré tout, trois jours plus tard, nous nous envolions pour la Colombie, avec, à la main, un couffin rempli de couches...

C'est un signe de reconnaissance qui nous a permis de rencontrer à l'aéroport trois couples qui allaient adopter dans la même pouponnière que nous. C'était une chance pour nous, parce que nous ne nous étions même pas rendu compte que la maîtrise de l'espagnol (que ni l'un ni l'autre ne parlions)

aurait pu nous être utile. Nous étions tellement focalisés sur le fait d'adopter que nous avons oublié que nous nous rendions avant tout dans un pays étranger, dans lequel il fallait se débrouiller tant bien que mal. Nous avons donc pu loger avec ces couples français dans un petit hôtel que l'un d'entre eux avait réservé. Le propriétaire de l'hôtel est venu nous chercher à l'aéroport. Il nous a assuré qu'il pourrait nous loger sans problèmes. Il nous a tous entassés dans sa voiture. Au total, nous étions sept avec nos bagages en sus ! Il faisait une chaleur terrible. Notre premier réflexe a été d'ouvrir une vitre. Notre conducteur nous a demandé de la refermer au plus vite : « Vous n'y pensez pas, au premier feu rouge, on risque de vous voler vos montres ou vos sacs ! » Nous étions bel et bien en Colombie...

Nous étions tellement heureux de pouvoir nous retrouver avec d'autres français que nous avons accepté sans trop rechigner d'être logés dans une sorte de cagibi avec juste un lit à une place. Tant bien que mal, on a rajouté un matelas entre le lavabo et la porte... cela pour le prix, bien entendu, d'une chambre d'hôtel classique !

Le lendemain matin, nous avons tous rendez-vous à la pouponnière. Nous avons été surpris d'être accueillis dans un petit salon coquet dans lequel trônait un somptueux berceau recouvert de tulle blanc. Cet endroit ne concordait en rien aux sombres images d'orphelinats que nous avions à l'esprit.

Comme s'il venait de naître

Je me répétais sans cesse : « Il est né le 11 septembre, il est né le 11 septembre ! » Depuis le coup de téléphone de la directrice, c'était la seule chose que nous savions de cet enfant. Alors, je m'étais accrochée à ce renseignement comme à quelque chose de capital. Si bien que quand nous sommes arrivés à la pouponnière, je n'attendais qu'une seule chose : qu'on me dise qu'il était né le 11 septembre ! On m'aurait dit « Il est né le 12 septembre », cela m'aurait chagrinée profondément. Parce que c'était cet enfant, né le 11 septembre, dont nous nous sentions les parents, avant même de le voir, avant même d'arriver en Colombie... C'était cet enfant-là, et pas un autre, qui pour nous était Pierre-Germain.

Au bout d'un petit moment d'attente, la porte s'est ouverte sur la directrice qui nous apportait une petite boule de laine avec deux grands yeux noirs brillants. Nous étions tout émus. Je me suis effondrée en larmes.

Moi, j'avais les yeux tout embués. La directrice a mis cette petite boule dans les bras de Marie-Christine. C'est à ce moment-là que nous avons découvert le mystère de l'adoption :

à l'instant même où nous l'avons eu dans les bras, cet enfant devenait le nôtre. Sion nous avait dit à ce moment-là qu'on s'était trompé de lit, que l'enfant qui nous était destiné était un autre que celui-ci, jamais nous n'aurions pu en faire l'échange. Notre regard avait croisé celui de ce bébé, et il était devenu notre enfant.

Quand on me l'a mis dans les bras, c'était comme s'il venait de naître. Nous avons admiré ses yeux pendant un moment. Tout doucement, nous avons ouvert le grand châle. Mon Dieu, que c'est petit, un bébé de dix jours qui pèse 2 kg 800 ! Ses cheveux noirs tout raides, sa peau légèrement hâlée, ses petites mains... Nous ne nous lassions pas de le regarder.

Cet après-midi-là, nous et les trois autres couples français nous sommes retrouvés chacun avec notre bébé dans les bras... Et nous nous sommes avoué plus tard que chacun s'était dit dans son for intérieur : « Comme nous avons de la chance : c'est nous qui avons le plus beau bébé ! »

Nous pouvions passer l'après-midi avec notre bébé, mais nous devions le ramener à la pouponnière le soir. Cela donnait la possibilité aux couples de revenir sur leur décision s'ils se rendaient compte qu'ils n'étaient pas capables de sauter le pas de l'adoption. Pour nous, rapporter Pierre-Germain a été un déchirement, même si ce n'était que pour la nuit.

Un grand frère pour Pierre-Germain

Cette nuit-là, nous avons mal dormi. Lorsque en janvier nos amis nous avaient donné cette adresse de pouponnière, ils pensaient pouvoir venir très vite y adopter un deuxième enfant. Or, il n'avaient, depuis, plus eu de nouvelles. On leur avait donc promis de faire tout notre possible pour réactiver leur dossier. D'un autre côté, on désirait tellement avoir un deuxième enfant qu'il fallait au moins commencer à planter des jalons... Il fallait faire un choix : soit parler à la directrice du dossier de nos amis, soit parler de notre propre désir d'adopter un deuxième enfant. On imaginait bien que sur ces deux demandes, une seule aurait une chance d'être prise en compte.

Le lendemain matin, nous nous sommes rendus à la pouponnière pour chercher Pierre-Germain et signer les premiers papiers. On avait finalement choisi d'évoquer en priorité la demande de nos amis. Ce choix n'avait pas été facile à faire ! La directrice nous dit aussitôt : « Ecoutez, j'ai un petit garçon de huit jours qu'ils peuvent venir chercher ! » Et elle nous suggère de leur téléphoner

pour les prévenir. Inutile de dire que nous étions totalement ahuris d'obtenir une réponse aussi concrète !

Alors j'ai pris le risque de parler de notre cas. Nous avions obtenu un agrément pour adopter deux enfants. Nous souhaitions que Pierre-Germain ne reste pas tout seul dans la famille. Timidement, j'ai demandé : « Quand pensez-vous que nous pourrions avoir un deuxième enfant ? » Et voilà notre seconde grande surprise. Nous nous attendions à ce qu'on nous réponde qu'il fallait attendre au moins quelques mois. Et la directrice nous répond du tac au tac : « Écoutez, j'ai un petit garçon de dix-huit mois. Est-ce que vous voulez le voir ? » Bien sûr que nous voulions ! Elle sort donc pour aller chercher l'enfant.

J'avais Pierre-Germain dans les bras. Pierre et moi, tout aussi bouleversés, nous sommes regardés. Comment accueillir ce petit garçon qui allait arriver ? Nous voulions lui ouvrir tout grand les bras. Avec notre bébé dans les bras, nous nous sentions « empotés ». Nous ne savions vraiment pas comment faire. Nous avons été tentés de poser le bébé sur le canapé. Mais cela aurait été l'exclure, le mettre de côté. On ne pouvait pas !

Finally, Pierre a pris Pierre-Germain dans ses bras, et tout s'est très bien passé. On a vu arriver un petit bonhomme aux cheveux blonds, tout beau tout propre, en barboteuse bleu ciel, avec un caramel qui dégoulinait jusque sur ses chaussures. C'était « notre » François-Damien. Il est arrivé vers nous pour se mettre dans nos bras, tout serein.

Je me suis d'abord mis un peu en retrait. Comme je le ferais pour toutes les adoptions à venir. Les enfants, qui ont grandi en institution, ont eu l'habitude d'évoluer dans un univers féminin. Ils sont toujours venus plus spontanément vers Marie-Christine. Moi, au début, je les effarouche un peu. C'est toujours un peu douloureux de ne pas pouvoir participer pleinement à cette première rencontre. Mais c'est comme ça.

Fabriquer une famille

Nous retrouvant avec nos deux petits bambins, cela a été ensuite la course pour faire tous les papiers. C'est là que nous avons eu la grande chance d'entrer en contact avec une femme extraordinaire, Ana, qui parlait français. Elle aidait bénévolement dans leurs démarches administratives les couples qui venaient pour adopter. Son calme et sa gentillesse faisaient des merveilles !

Un jour, nous nous promenions avec François-Damien. Alors que nous descendions du taxi, deux gosses sont arrivés en tendant la main. Ils faisaient partie de ces gamins de Bogota qui dorment dans la rue sur un morceau de carton.

J'ai donné deux biscuits que j'avais dans mon sac à l'un d'entre eux. On parle beaucoup du « chacun pour soi » de ces gamins de la rue. Mais pourtant, cet enfant-là a aussitôt partagé les biscuits avec son copain...

Je me rends compte qu'à l'époque, nous ne faisons pas le rapprochement avec nos propres enfants. Même si ce voyage en Colombie nous a fait

découvrir la proximité des bidonvilles, la pauvreté des gamins de la ville, nous avions d'autres soucis en tête...

Durant tout le séjour, nous sommes restés avec des français... et nous avons même retrouvé nos amis qui, suite à notre coup de fil, venaient chercher leur bébé ! Il fallait attendre le jugement qui nous permettait de sortir les enfants du pays. Pendant ce temps, nous avons découvert une vie complètement nouvelle. La pouponnière nous avait remis les enfants sans aucun mode d'emploi. Avec les autres couples, nous nous retrouvions la nuit dans le salon, en train de faire faire le rot à nos bébés respectifs, ou à donner le biberon.

Je ne savais pas toujours où donner de la tête, avec mes deux bambins. Pierre-Germain toujours très impatient à manger, avait le don de hurler dès que nous tardions trop à lui donner son biberon. François-Damien, plein d'énergie, voulait toujours aller se promener. Pour nous le faire comprendre, il attrapait notre sac kangourou et l'enfilait n'importe comment en nous tirant par la manche et en nous montrant la porte !

Le jour où François-Damien a donné son premier baiser, j'ai été bouleversé. Ce baiser, il l'a adressé à son petit frère. Je me suis dit : « Ça y est, la fratrie est en train de prendre » ... C'est vrai que nous étions en train de réaliser un pari qui n'était pas évident. En adoptant deux enfants en même temps, nous fabriquions une famille...

Comme il ressemble à son grand-père !

Pierre était reparti à la maison une semaine avant moi pour reprendre le travail. J'étais donc restée seule avec les enfants, en compagnie des autres mères adoptantes ; tout comme moi, elles devaient achever les démarches administratives sans leur mari

Dans l'avion du retour, les hôtesses de l'air, toutes colombiennes, ont été touchées de voir ces mamans qui venaient d'adopter. Très gentiment, elles nous ont offert le champagne. Malheureusement, les autres passagers ont été intrigués. Ils nous voyaient avec nos verres à la main et entendaient tous ces petits enfants brailler. Ils avaient l'impression que les hôtesses ne s'occupaient plus que de nous. Durant tout le trajet, ils ont défilé, comme au zoo, pour voir ces enfants adoptés. Pour eux, c'était une curiosité à ne pas rater ! Ils ne voulaient pas comprendre que ces petits étaient comme tous les autres. Ils avaient besoin de calme, de tranquillité. Il fallait les laisser se reposer.

A mon arrivée à Roissy, j'ai cru que jamais je n'arriverais au bout du couloir de l'aéroport. Je portais François-Damien sur le dos, Pierre-Germain

dans son couffin, et de l'autre main, je traînais mes bagages... Du haut de l'escalator j'ai tout à coup aperçu Pierre et mes parents... Pour moi, cela a été un grand moment de soulagement et d'émotion. J'ai posé le couffin, ma mère s'est précipitée pour voir le bébé ; mon père a pris François-Damien dans les bras. A ce moment-là, une dame est passée, et s'est exclamée : « Comme il ressemble à son grand-père ! ».

Ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis vraiment rendu compte qu'une nouvelle vie commençait. J'étais très ému. Marie-Christine et moi, on était vraiment fiers de nos enfants. Pour nous, ils étaient les plus beaux bébés du monde !

Cela a été le plus grand bouleversement de ma vie. Après quatre ans de mariage, ce n'est pas évident de passer de zéro à deux enfants. Par la suite, il nous sera plus simple d'accueillir de nouveaux enfants. J'ai eu l'impression de passer la tête sous la vague. Nous avions l'habitude d'avoir une grande liberté d'horaires. Et tout d'un coup, nous nous retrouvions coincés par les couches, les biberons., les siestes... et la surveillance d'un petit François-Damien très turbulent !

Juste avant de partir en Colombie, j'étais partie en catastrophe faire mes courses de future maman avec une de mes amies. J'étais prête à vider

tous les rayons ! Finalement, je suis arrivée à la caisse avec une malheureuse paire de chaussettes et quelques bricoles. Pour me fournir l'essentiel de mon équipement, mon amie m'avait assuré que je pourrais compter sur mon entourage. Et il est vrai que, dès notre retour, tout le monde s'est mobilisé pour nous prêter qui de la layette, qui un landau, qui un berceau... Tout un matériel dans lequel, il est vrai, nous rechignions à investir, puisqu'il ne nous resservirait jamais. Nous étions persuadés, en effet, que Pierre-Germain et François-Damien seraient nos deux seuls enfants...

François-Damien avait vingt mois. Pour moi, c'était vingt mois de retard affectif. Aussi, j'étais bien décidée à le garder à la maison le plus possible, pour qu'il puisse profiter de sa maman... Mais l'été suivant, il a vu les enfants du quartier aller au centre aéré. Il m'a fait une telle comédie que j'ai été obligée de l'y inscrire. Il avait à peine deux ans et demi...

Quand est arrivé le mois de septembre, je me suis retrouvée devant le même problème. Il n'arrêtait pas de me tanner : « Je veux aller à l'école, je veux aller à l'école ! ». Il a vraiment devancé l'appel. Je l'ai donc emmené à l'école. J'avais le cœur serré. Et lui, il était tout heureux de pouvoir aller « jouer avec les autres enfants » !

Et si on recommençait ?

J'étais un papa très heureux. Comblé, même. Je gardais de notre adoption un souvenir merveilleux. Je me suis dit que l'expérience valait peut-être la peine d'être renouvelée. C'était l'été, nous étions en vacances à la montagne. J'ai dit à Marie-Christine : « Tu ne crois pas qu'on pourrait réessayer d'adopter ? » Il faut dire que nous n'avions pas totalement coupé les ponts avec l'adoption. Nous recevions régulièrement des coups de téléphone de personnes qui désiraient adopter. A cette époque, la Colombie n'était pas encore un pays très connu en tant que filière d'adoption. Les renseignements que nous pouvions leur donner et l'adresse de la pouponnière étaient très prisés !

Pour moi, l'idée d'avoir quatre enfants était bel et bien tombée aux oubliettes. Je m'étais laissée submerger par notre vie de famille.

La perspective de « réadopter » m'a d'abord fait peur. J'avais déjà bien assez de travail avec mes deux garçons ! Je m'imaginai toutes les démarches

à recommencer, les visites de l'assistante sociale, l'angoisse de l'attente, la nécessité d'un nouveau voyage... Puis l'arrivée de nouveau enfants qui viendraient peut-être perturber l'équilibre de nos deux garçons... Cette idée me semblait un peu folle. Puis elle a mûri, jusqu'à s'imposer.

C'est moi qui ai lancé l'idée, mais ça ne devait pas être « mon » projet. Nous n'aurions rien entrepris si Marie-Christine avait été réticente. Dans un couple, on avance l'un après l'autre, on ne bute pas sur les mêmes choses. Il faut veiller à ce qu'il n'y ait pas un pied qui aille plus vite que l'autre.

Pour moi, c'est très important : nous avons toujours attendu d'être totalement d'accord avant de commencer la moindre démarche. C'est ce qui nous a permis de pouvoir cheminer au même rythme, une fois que la décision était prise. Chacune de nos décisions nous a demandé d'avoir les reins solides car on nous a fait passer par des trous de souris !

Seule à Lima

Cette fois, nous avons décidé de jouer les pionniers. Nous préférons adopter ailleurs qu'à la pouponnière de Bogota. Nous y étions déjà connus. Nous savions qu'en y déposant notre dossier, notre cas aurait probablement été traité en priorité, devant tous les couples auxquels on avait donné cette adresse. Nous avions déjà deux enfants. On pouvait se permettre d'attendre plus longtemps. Nous étions capables de supporter des démarches plus difficiles. Alors, nous avons commencé à explorer de nouvelles pistes. L'adoption à l'étranger fonctionne par le biais de filières qui s'épuisent assez rapidement : on découvre un orphelinat ou une œuvre caritative, et des centaines de couples posent leur candidature, attendent, espèrent... Très vite le filon est saturé. Tous les enfants adoptables sont adoptés, et il faut trouver une autre piste.

Nous avons rencontré un couple qui nous a donné l'adresse d'une religieuse travaillant dans un bidonville du Pérou. Elle pouvait nous guider dans notre démarche

d'adoption. C'est ainsi que nous nous sommes décidés à constituer un dossier pour adopter dans ce pays. Nous avons pris contact avec l'orphelinat d'Arequipa, une des grandes villes du pays. Nous avons très vite compris que rien ne se ferait si nous ne nous rendions pas sur place. Nous avons donc décidé de partir à l'aventure, à l'occasion des vacances d'été de 1981.

Je ne pouvais prendre que quatre semaines de congés. Alors, on a convenu que Marie-Christine partirait en éclaireur. Je devais la rejoindre avec Pierre-Germain et François-Damien dès qu'elle estimerait ma présence nécessaire.

On a décidé du départ de Marie-Christine très rapidement. Avec, il faut l'avouer, un peu d'inconscience. Elle a appris l'espagnol en l'espace de quinze jours à l'aide d'un manuel et de cassettes. A Lima, notre premier contact était Martha, la sœur de la belle-sœur d'un ami.

Mes quelques leçons d'espagnol étaient peut-être un peu légères ! Quand j'ai téléphoné à Martha, que je ne connaissais pas, nous avons convenu qu'elle viendrait me chercher à l'aéroport. En guise de signe de reconnaissance, je lui ai

indiqué que je porterais un manteau vert. Or, Martha a compris dans mon charabia qu'il s'agirait d'une robe bleue ! Nous avons attendu qu'il ne reste plus que deux personnes dans l'aéroport pour nous reconnaître enfin ; il était près d'une heure du matin !

Dès le lendemain, j'ai entamé mes premières démarches à Lima. Le seul organisme d'adoption de la capitale a refusé ma candidature : j'avais déjà des enfants. j'ai foncé à Arequipa où résidait sœur Lilian, la religieuse avec laquelle nous étions entrés en contact. J'ai aussitôt rencontré un avocat qui était prêt à m'aider.

La misère qui casse les familles

« Tu veux être ma maman ? Tu veux être ma maman ? » J'étais à peine entrée dans la cour de l'orphelinat qu'une trentaine d'enfants m'ont assailli. Ils me sautaient tous au cou, s'accrochant à ma jupe, et répétant, avec insistance : « Tu veux être ma maman ? » On m'a dit que je n'avais qu'à choisir l'enfant qui me plairait. Evidemment, cela m'était impossible. J'étais complètement désemparée. Et Pierre qui était resté en France !...

Le cœur déchiré, j'ai malgré tout repéré deux petites jumelles qui devaient avoir un an. Pour obtenir leur acte d'abandon, nous devions trouver leurs parents qui habitaient dans le bidonville. Lilian, qui m'avait accompagnée avait autant d'appréhension que moi. Alors, nous nous sommes fait accompagner par un prêtre que Lilian connaissait. Embarqués dans un vieux taxi cahotant, nous avons sillonné toutes les pistes d'bidonville, à la recherche de l'adresse exacte de ces parents. Or, personne, dehors, ne voulait nous renseigner. j'ai eu la surprise de voir les portes systématiquement se refermer. Les habitants craignaient que nous recherchions ces personnes suite

à une dénonciation à la police. A cette époque, le Pérou — qui était encore une dictature — connaissait les débuts de la guérilla menée par le Sentier Lumineux. Ce mouvement d'une part, et la police d'autre part se livraient à des actes de répression très durs. Heureusement, Padre Edilberto a été suffisamment diplomate pour soutirer quelques renseignements aux gens du quartier pour retrouver les parents. C'était un très jeune couple, d'à peine vingt ans. Ils habitaient une cahute en tôle. Deux enfants de deux et trois ans se cachaient dans les jupes de la maman. Ce couple était trop pauvre pour subvenir aux besoins des deux petites jumelles. Ils étaient restés attachés à elles et le papa allait les voir régulièrement à l'orphelinat.

Cette rencontre avait été trop difficile pour moi seule. J'ai téléphoné à Pierre. Je lui ai dit : « Il faut absolument que tu viennes ». On m'avait assuré que je pourrais adopter un enfant dans cet orphelinat d'Arequipa. Il me suffisait de choisir... C'était impossible de le faire sans Pierre.

Seule, j'ai quand même entamé quelques démarches. Je me souviens notamment de Richardine, une petite fille adorable. Son grand-père était descendu des Andes pour la confier à l'orphelinat. Il avait promis de venir la rechercher. Trois ans plus tard, il n'avait jamais réapparu.

Personne ne savait comment il s'appelait ni où il habitait. Peut-être était-il mort ? La loi exigeait un abandon explicite de la part de la personne responsable de l'enfant. Cette petite fille se retrouvait donc abandonnée au point de ne plus avoir aucune chance d'être adoptée...

L'orphelinat comptait une centaine d'enfants. Aucun d'entre eux ne possédait de dossier. On n'était même pas certain du nom de certains d'entre eux. Il n'était en fait pas possible d'adopter à l'intérieur de cet établissement. Pierre n'avait donc plus de raison urgente de me rejoindre, mais il avait déjà retenu son billet d'avion et ceux des deux garçons. Notre idée d'emmener nos deux garçons dans notre périple était un peu folle. Nous désirions leur faire découvrir ce qu'était l'adoption, partager avec eux notre aventure. Et puis nous ne voulions pas les laisser un mois entier. Ils avaient trois ans et demi et vingt-deux mois. Ce n'est que plus tard que nous nous rendrons compte qu'ils étaient vraiment petits pour un tel voyage !

En attendant l'arrivée de Pierre, j'ai continué mes recherches. J'ai entamé des démarches pour plusieurs enfants d'un hôpital. Leurs histoires se ressemblaient toutes : personne ne savait où se trouvaient leurs parents, on ne savait pas qui pouvait signer leur acte d'abandon...

Puis je suis arrivé. L'appel de Marie-Christine avait été une fausse alerte : il était impossible d'adopter à l'orphelinat, tout comme il se révélera impossible d'adopter dans les autres endroits d'Arequipa. Nous avons malgré tout poursuivi le même type de démarches. A force de rencontrer des Péruviens, nous avons compris peu à peu à quel point la misère pouvait casser les familles. Quand on ne possède rien, on peut déménager du jour au lendemain. On ne s'enracine nulle part. Dans l'espoir de trouver un emploi, un mari peut partir durant des mois loin de sa famille. Il ne revient pas forcément... Dans les familles les plus pauvres, les enfants doivent acquérir leur propre autonomie dès l'âge de cinq ans. Ils doivent être capables de se nourrir par leurs propres moyens. En travaillant, parfois.

« Nous ne sommes pas des bêtes »

A Arequipa, nous avons exploré toutes les pistes d'adoption sans succès. Ça fait vraiment mal de se sentir à ce point impuissants devant tant d'enfants abandonnés... On nous a conseillé d'aller à Juliaca, une ville perdue dans les Andes. On nous avait assuré que des frères franciscains pourraient nous y accueillir. Nous avons pris le train avec nos deux enfants. Il nous a fallu dix heures pour faire 300 kilomètres ! Le train devait nous hisser de 2500 à 4000 mètres d'altitude. C'est ainsi que nous avons visité les Andes. Le paysage, complètement désertique nous offrait un spectacle fascinant.

Le couvent des franciscains était la seule maison de Juliaca qui possédait une sonnette. Les frères nous ont chaleureusement accueillis. Ils ont mis à notre disposition une cellule de moine, avec deux lits d'une personne pour nous quatre. Cette minuscule pièce, sans eau courante, n'était pas chauffée alors que nous étions en plein hiver. Pour couronner le tout, nos deux garçons avaient attrapé la

« turista » ! Jamais nous ne nous serions imaginé que nous pourrions avoir froid au Pérou, en plein mois d'août. Or, il neigeait à Juliaca lorsque nous sommes arrivés. Nous nous sommes retrouvés en sandalettes et en tee-shirt alors que dès qu'on n'était plus exposé au soleil, la température descendait en dessous de zéro. Nous avons donc acheté des ponchos et des grosses chaussettes tricotés par des paysans, installés sous des bâches, sur la place du marché.

L'électricité est rare à Juliaca. Au couvent, les moines s'affairaient fièrement autour de leur nouvelle machine à laver. Il s'agissait d'une cuve et d'un batteur horizontal, avec une essoreuse qu'ils faisaient tourner à la manivelle. Deux prêtres du couvent, Eugenio et Juan se sont pris d'affection pour nous. Ils ont décidé de nous aider à trouver le ou les enfants que désirions adopter. Ils nous ont emmenés à l'hôpital de Juliaca dans lequel se trouvait un petit service de maternité.

J'ai été suffoquée de voir les malades attendre leur tour de visite dehors malgré le froid et la neige. Dans la salle réservée aux enfants, une dizaine de gosses étaient couchés, porteurs de toutes

sortes de maladies, y compris des maladies contagieuses. On nous a montré deux bébés prématurés, abandonnés à la naissance. Ils devaient peser 1,5 kilo chacun. On les avait placés chacun dans un lit d'adulte. En guise de couveuse, on avait déposé des bouillottes sur la tête, les bras et les pieds. Ces enfants n'étaient pas adoptables : personne ne connaissait l'identité de leurs parents. Dans le service de maternité – qui n'était pas chauffé – les femmes qui venaient d'accoucher étaient installées par deux, tête bêche, dans des lits à une place. Elles portaient leur bébé sur leur sein pour lui tenir chaud.

Nous nous sommes ensuite rendus à l'orphelinat de la ville. Il s'agissait plutôt d'un taudis dans lequel sept ou huit enfants vivaient avec une femme effrayante. Ils s'entassaient dans l'obscurité d'une toute petite pièce, avec pour tout mobilier une table grande comme un mouchoir de poche et une chaise cassée. On a refusé de nous montrer leur « chambre ». C'était horrible.

Jamais, depuis, je n'ai revu de conditions aussi épouvantables dans un orphelinat. Aucun enfant ne possédait de dossier. Cet endroit n'était destiné qu'à abriter ces enfants abandonnés, pas à en permettre l'adoption. C'était d'ailleurs la

première fois, probablement, qu'on voyait à Juliaca des « gringos » cherchant à adopter.

Un jour, Eugenio nous a amené un homme et une femme. Ceux-ci s'apprêtaient à déposer leur plus jeune enfant à l'orphelinat. Ils n'arrivaient plus à subvenir aux besoins de leur famille. La maman a mis sa petite fille dans les bras de Marie-Christine en lui disant : « Maintenant, c'est elle que tu dois appeler maman. Tu verras, tu vas avoir des robes, une éducation, tu vas vivre dans une belle maison. »

Marie-Christine et moi avons tous deux éclaté en sanglot. La fatigue accumulée et cette situation de malentendu nous étaient insupportables. Nous n'étions pas venus au Pérou pour faire abandonner des enfants ou en faire des princesses, mais pour leur donner la famille qu'ils n'avaient pas ou n'avaient plus. Nous étions incapables de garder l'enfant avec nous. Nous avons suggéré aux parents de la reprendre et de ne pas revenir avant le lendemain. Nous avons besoin de réfléchir et de les laisser mûrir leur décision. Le lendemain, le papa est revenu seul. « Nous ne pouvons pas nourrir nos enfants, nous a-t-il confié. Mais nous ne sommes pas des bêtes. S'il

faut mourir, nous mourrons tous ensemble. Mais nous ne pouvons pas l'abandonner. » Ces mots sont restés gravés en nous. D'un côté, nous étions terriblement soulagés par la décision de cet homme. D'un autre, nous étions révoltés que des sociétés poussent des parents dans des situations aussi dramatiques.

Un autre jour, une femme est venue avec sa fille de trois ans. Elle voulait nous la confier. Cette petite fille souffrait d'un problème rénal qui nécessitait une opération. Sa maman ne pouvait pas la payer. Cette enfant était tellement adorable, vive et drôle que Dieu sait combien cela nous aurait fait plaisir qu'elle puisse faire partie de notre famille. Or, la question ne se posait pas : cette petite fille avait une maman qui l'aimait. Elle avait besoin de soins médicaux. Pas d'une famille. Nous ne pouvions vraiment pas l'adopter.

Toutes ces situations m'ont vraiment retourné. C'est la misère qui conduisait tous ces parents à abandonner leur enfant. La plupart des petits que nous avons croisés dans les orphelinats auraient pu recevoir l'amour et l'affection de leurs parents si ceux-ci avaient

eu les moyens de les nourrir. C'est normalement aux sociétés de prendre en charge ce type de problème. Pas à ceux qui adoptent. En revenant du Pérou, nous avons décidé de créer une association de parrainage, « Pérou peuples Jeunes », avec un couple d'amis qui avaient aussi adopté dans ce pays. Nous nous sommes dit qu'en aidant les enfants à avoir à manger tous les jours, il y avait une possibilité de limiter les abandons. Plus tard, avec notre association, nous évoluerons vers des projets de développement de quelques bidonvilles d'Arequipa. Pour que les enfants et leur familles partent avec plus de chances dans la vie, et ne s'enfoncent pas dans la misère.

Une fleur assoiffée

Un jour enfin, nous avons découvert une petite boule toute noire emmaillotée, pour la deuxième fois de notre vie. Elle avait une couche de cheveux, une tignasse extraordinaire... Marie-Stéphanie avait six semaines et était née à 5000 mètres d'altitude.

Trois jours auparavant, Eugenio nous avait emmenés au domicile de Hilda, l'assistante sociale. Bien qu'elle fut en vacances, elle nous avait accueillis avec chaleur. Il se trouvait qu'elle avait chez elle un petit bébé. Un jeune homme était descendu de la montagne pour le lui confier. Hilda n'avait pas eu le courage de porter ce bébé à l'hôpital ou à l'orphelinat. Elle avait résolu de s'en occuper le temps de ses vacances. Pour elle, notre demande venait à point. Elle nous a assuré qu'elle ferait le nécessaire pour retrouver ce jeune homme afin qu'il vienne signer l'acte d'abandon. Nous étions restés très sceptiques quant aux chances de réussite de

cette nouvelle démarche. Nous avons déjà es-
suyé quatorze déceptions !

Hilda a d'abord tenté de joindre cet homme par la radio (c'est le moyen de communication dans ces régions sans téléphone), mais sans succès. Nous sommes donc partis en taxi à sa recherche, un peu au hasard, dans la montagne. Nous avons réussi par miracle à le retrouver. Ce jeune homme était tellement heureux que son bébé puisse trouver une famille qu'il n'a pas hésité un instant à monter avec nous dans la voiture pour venir remplir les papiers nécessaires. C'était très émouvant de parler au père naturel de mon enfant. Le padre Eugenio nous prenait lui et moi par les épaules en disant : « Papa antiguo y papa nuevo ! » (L'ancien papa et le nouveau papa). Ce sont des moments qu'on n'oublie pas !

C'est ainsi que nous avons adopté notre troisième enfant. Les démarches administratives ont été d'une simplicité enfantine. Il nous a suffi d'expliquer au juge ce qu'il fallait faire. Il n'était pas du tout au courant : c'était la première fois qu'il était sollicité pour une adoption ! Il s'est exécuté sans rechigner. En une matinée, nous avons tous les papiers nécessaires. Si cela s'était passé

de cette façon pour toutes nos adoptions, cela aurait été formidable !

Nous avons un bébé. C'était merveilleux. Mais l'agrément délivré par la D.D.A.S.S. nous permettait d'adopter un autre enfant. Nous sentions que nous pouvions peut-être encore faire quelque chose... Or, mes congés arrivaient bientôt à terme, je n'avais guère plus d'une semaine à passer au Pérou. Le temps pressait.

Je me demande s'il n'y a pas eu une sorte d'émulation entre les deux prêtres qui nous avaient pris en affection. Nous avons réussi à adopter Marie-Stéphanie grâce à Eugenio. Juan ne voulait pas être en reste. Il nous disait toujours : « *Espera un ratito* » (attend un petit moment). Il nous assurait qu'il connaissait une petite fille qui avait besoin d'être adoptée. Un jour, finalement, il nous a demandé de venir à sa cure.

Là, nous avons aperçu plusieurs personnes, et une enfant d'environ deux ans, assise sur une chaise devant une grande tasse de café. Elle avait un regard d'une tristesse qui nous a transpercés. Il y avait dans ses yeux une lassitude vraiment bouleversante. On nous a dit qu'elle vivait seule, autonome dans le

bidonville. Les voisins du bidonville lui donnaient parfois à manger. Elle n'avait pas de maison. On lui tenait son bol parce qu'elle n'avait pratiquement plus la force de lever les bras. Elle ne savait pas marcher. Ses dents étaient cariées jusqu'aux gencives... Elle était vraiment en mauvais état. C'était cette petite fille que Juan nous proposait d'adopter...

C'est son regard qui nous a accrochés. On y lisait toute la détresse du monde. Et Juan qui nous répétait sans cesse : « Elle a besoin, elle a besoin ». J'ai vraiment l'impression qu'il voulait nous persuader. Mais ce n'était pas la peine. Le regard de cette enfant nous disait que nous ne pouvions pas la laisser tomber.

Juan a retrouvé sa maman pour signer l'acte d'abandon. Elle avait été abandonnée par son mari. Tout s'est fait très vite. Nous sommes allés revoir le juge pour faire les papiers. Puis nous sommes retournés chercher cette petite fille : Anne-Bernadette, notre quatrième enfant.

Arrivés au couvent, nous avons fait chauffer de l'eau pour la laver. Nous lui avons coupé les cheveux, l'avons habillée de propre. Nous sommes parvenu à lui faire avaler deux

gouttes de lait dans une petite cuillère.
A peine plus...

Nous nous sommes retrouvés à six, dans notre cellule de moine, minuscule et glaciale. Moi je dormais dans un lit avec François-Damien (et sa diarrhée !). Marie-Christine dans l'autre lit avec Anne-Bernadette et Pierre-Germain. Nous avons couché Marie-Stéphanie dans notre valise vidée. C'était son berceau de fortune. La valise était posée sur deux chaises... pour protéger notre bébé de l'assaut des souris, qui couraient par dizaine !

Nos deux garçons étaient un peu désemparés face à Anne-Bernadette. Pierre Germain demandait : « Pourquoi j'ai une grande sœur qui est un bébé ? ». Il ne comprenait pas pourquoi cette enfant, plus âgée que lui, ne marchait pas. Le premier jour, Anne-Bernadette était tellement effarouchée qu'elle n'a pas su nous montrer ce dont elle était capable. Elle se laissait faire, complètement inerte.

Moi, quand je l'ai vue comme ça, j'ai pris peur. Je me suis dit « Mes amis, dans quoi on se lance ? » Je craignais qu'elle soit handicapée. En fait, elle n'avait pas l'habitude de voir tant de

monde autour d'elle. Elle ne devait pas bien comprendre ce qui lui arrivait. Et puis, peu à peu elle s'est habituée. Elle a pris ses marques. Dès le lendemain, elle s'est mise à marcher à quatre pattes. Alors, j'ai été rassurée.

Je n'ai pas eu la même réaction. Je ne me suis pas posé de question. J'étais confiant. Pour moi, Anne-Bernadette était une fleur assoiffée. Il suffisait de lui rajouter de l'eau, peu à peu, pour qu'elle se redresse et s'épanouisse à nouveau. Ça a été une joie de la voir s'ouvrir peu à peu, se mettre à sourire, à manger, reprendre des kilos, et de voir tous ses progrès...

Si nous n'étions pas passés par Juliaca, cette enfant n'aurait probablement pas survécu. Elle n'avait déjà plus la force de se nourrir elle-même. Cela fait chaud au cœur de se dire qu'on a certainement sauvé quelqu'un. Ne serait-ce que pour ça, notre voyage au cœur du Pérou a été essentiel.

Que le bon Dieu se débrouille !

« *Espera un ratito* » (attend un petit moment). Devant nos mines paniquées, Eugenio ne s'est pas démonté. Nous avions nos six billets d'avion pour rejoindre Arequipa. Le vieux coucou que nous comptions emprunter devait décoller incessamment de la petite piste de Juliaca. Ce que nous n'avions pas compris, c'est que le fait d'avoir des billets ne nous donnait pas forcément la garantie de prendre le départ. L'avion était plein, et nos noms figuraient très loin sur la liste d'attente...

J'étais catastrophée. Il ne nous fallait pas une place, mais six ! Pierre devait impérativement prendre cet avion. Ses congés étaient arrivés à terme et il devait repartir pour la France le surlendemain avec Pierre-Germain et François-Damien. Nous devions faire escale à Arequipa où nous avions laissé une partie de nos bagages. Puis il fallait encore trouver un avion pour rejoindre Lima.

« *Espera un ratito* », nous répétait Eugenio. Et il a disparu un bon moment. Nous ne savions pas trop ce qu'il faisait. L'avion devait

décoller à 9 heures. A 10 heures 30, il était toujours là. Et on voyait Eugenio aller et venir. Il arrivait vers nous de temps en temps en disant : « *Espera un ratito* ». L'attente n'en finissait pas. Et l'avion qui n'avait toujours pas décollé ! Il faisait un froid de canard.

Je me suis dit « Il n'y a que le « Patron » là-haut qui peut faire quelque chose. Alors, laissons-nous porter par les événements... » C'est comme quand on se retrouve dans les rapides d'une rivière. On ne bouge pas, on se laisse emporter par le courant. C'est le meilleur moyen d'éviter les rochers...

Au bout de deux heures, Eugenio est revenu avec un grand sourire en disant : « Voilà, vous avez vos six places ! » On n'a jamais su ce qu'il a fait. Je le soupçonne d'avoir passé en revue tous les passagers de l'avion en leur demandant de céder leur place, après leur avoir expliqué toute notre aventure.

Quand nous sommes enfin arrivés à Lima, nous pensions pouvoir souffler. Mais nous n'étions pas au bout de nos peines.

Mais où est passé le sac rouge ? Il me fallait absolument ce sac. J'avais besoin d'un biberon de toute urgence pour Marie-Stéphanie.

La pauvre, elle avait tellement mal aux oreilles qu'elle hurlait. Nous venions d'échouer dans un petit hôtel de Lima. Avant, nous avons tourné pendant une heure en taxi à la recherche d'une adresse erronée. Marie-Stéphanie, qui était née à 5000 mètres d'altitude, ne supportait pas la différence de pression : la ville de Lima se situe au niveau de la mer ! Il me fallait à tout prix un biberon pour la faire déglutir. Mais impossible de mettre la main sur ce sac rouge.

C'était une catastrophe. Ce sac contenait non seulement le lait et les biberons mais surtout, tous les papiers des adoptions... Et plus moyen de se souvenir où nous avons bien pu laisser notre sac ! On nous l'avait sûrement volé. Il fallait aller faire une déclaration de vol dans un commissariat. Nouvelle catastrophe : nous étions dimanche et ce jour-là se déroulait un match de foot Colombie-Pérou. Nous n'avions aucune chance de trouver un policier : tous les agents de la capitale étaient mobilisés au stade. Pas question non plus de trouver un commerce ouvert pour acheter un biberon. « Tout le monde est au match », nous a assuré le propriétaire de l'hôtel... A bout de nerfs, j'ai éclaté en sanglots. je m'imaginais obligée de retourner à Juliaca pour tout recommencer. Refaire signer les actes d'abandon, refaire les jugements.

Tout, quoi... et Marie-Stéphanie qui continuait à hurler...

A ce moment-là, je me suis dit : « Ce n'est pas possible. Le bon Dieu nous mène par tous les chemins imaginables. On n'a jamais refusé quoi que ce soit. Où qu'il nous embarque, quoi qu'il nous montre, quoi qu'il nous fasse, on a tout laissé faire. Il nous a fait pleurer, il a bousculé notre vie. Eh bien maintenant, qu'il se débrouille. Nous, on ne peut plus rien faire ! ». Nous nous sommes assis sur le lit, et nous avons attendu. Ce qui devait se passer n'était plus de notre ressort.

Et puis, au bout d'une heure, on frappe à la porte de notre chambre. C'était le chauffeur de taxi. Il avait le sac rouge à la main. Il nous dit : « J'ai retrouvé ce sac dans ma voiture, je pense qu'il est à vous. Vous pouvez regarder à l'intérieur : tout y est, je n'y ai pas touché ! »

Retrouvailles

Je suis retourné en France avec François-Damien et Pierre-Germain. Marie-Christine est restée une semaine de plus au Pérou avec les deux filles, le temps d'obtenir leurs visas. Leur arrivée à Roissy a été un moment très fort. Comme lors de notre première adoption. C'est un moment très particulier, où la famille se constitue morceau par morceau. C'est très chaleureux, très émouvant, dans cette curieuse ambiance d'aéroport.

Avec les deux garçons, j'essayais de voir le plus loin possible au travers des vitres successives. Et tout d'un coup, on s'aperçoit. Je vois Marie-Christine portant tant bien que mal nos deux petites filles – l'une dans le dos, et l'autre sur le ventre ! – et les bagages. Elle me fait signe. Nous nous retrouvons enfin. Et là, tout le monde pleure de bonheur, de soulagement... A chaque adoption, nous avons connu cet instant final qui couronne notre aventure. C'est aussi le coup d'envoi d'une nouvelle vie, tous ensemble...

A mon retour du Pérou, après près de deux mois d'absence, j'ai été un peu désorientée. C'était le mois de septembre, et j'ai eu l'impression d'avoir raté l'été. Au Pérou, on avait rencontré des saisons complètement différentes. On avait même eu de la neige ! Alors, pour me consoler, ma mère m'avait acheté un grand cageot de pêches. Ça a été mon petit échantillon d'été !

Les deux garçons ont mis plusieurs semaines avant de se remettre de leur voyage. Ils avaient attrapé la turista, et leurs intestins sont restés perturbés pendant un bout de temps. C'est vrai que ce n'était pas facile d'emmener si loin des enfants si jeunes. Notre voyage n'avait rien eu de reposant : ce n'était pas du tourisme !

Je ne regrette pas qu'ils soient venus avec nous. Pour chaque adoption, on a fait un album de photos. Les enfants aiment beaucoup les regarder. Sur l'album du Pérou, il y a aussi Pierre-Germain et François-Damien, qui découvrent leurs petites sœurs. Je trouve ça chouette qu'ils puissent se dire : « Nous aussi on y était » !

Les filles ont dû s'adapter à de toutes nouvelles conditions atmosphériques et climatiques. Comme elles étaient nées à 4000 m d'altitude, on a découvert que leur

nombre de globules rouges était deux fois plus élevé que la moyenne en France ! En un mois, ce taux s'est régulé. Anne-Bernadette possédait une cage thoracique énorme en raison des conditions de respiration des hauts plateaux andins. Quant à Marie-Stéphanie, ses bourdonnements d'oreilles se sont arrêtés définitivement dans l'avion qui l'amenait en France.

Vivre ensemble

A nouveau, il a fallu apprendre à vivre ensemble. Au bout de six ans de mariage, nous étions devenus parents de quatre enfants âgés de 0 à 3 ans et demi ! La maison n'était pas très grande, et il a fallu se serrer un peu pour accueillir les deux filles. Les garçons ont tout de suite « adopté » leurs petites sœurs. Pierre-Germain, qui avait à peine deux ans, s'est découvert une âme de grand frère auprès d'Anne-Bernadette. Elle avait sept mois de plus que lui, mais elle avait encore tant à découvrir ! Pierre-Germain s'est mis à lui apprendre à jouer et à parler, il la guidait. Mais parfois, il trouvait que sa sœur dépassait les bornes. Il regardait Anne-Bernadette s'amuser avec ses jouets à lui. On le voyait, tentant de se contenir. Il y avait quelque chose en lui qui montait, une espèce de bouillonnement. Puis, n'y tenant plus, il se levait, courait vers sa sœur, la bousculait. Il récupérait son jouet, revenait à sa place, et il soufflait, soulagé !

Les premières semaines, la pauvre Anne-Bernadette était terrorisée par ces deux frères, pleins de vie, qui couraient dans tous les sens. Durant la semaine où j'étais restée seule au Pérou, je lui avais appris à marcher. Elle était encore très « château branlant ». Alors, elle se réfugiait dans un coin, à l'abri de ces

bolides qui à chaque instant, menaçaient dangereusement son équilibre !

Entre les deux adoptions, je m'étais remise à travailler. Cette fois, j'ai pris un congé parental de deux ans et demi, pour profiter des enfants. Ça faisait quand même quatre petits à la maison ! Il a fallu que je m'organise. C'est sûr que je n'étais pas ravie quand on venait me rendre visite à l'heure des repas et des toilettes. Ce n'était pas l'idéal ! Un voisin, notamment, avait la fâcheuse manie de venir régulièrement à 18 heures 30. Et il s'étonnait qu'à cette heure-là, la maison soit toujours en désordre !

Avec Marie-Stéphanie, tout s'est très bien passé. Pour moi, avoir à nouveau un tout petit bébé, c'était formidable. Je me sens pleine d'initiatives avec les tous petits. Je pouvais à nouveau pouponner, et j'en ai profité pleinement ! Chaque instant auprès de mes enfants était important. Je ne voulais pas perdre une miette de cette période privilégiée.

Quand ils sont petits, il y a tous ces petits progrès qu'on voit. Les premiers mots, les premiers pas. Et tout d'un coup, il y en a un qui arrive à faire du vélo... Et puis, il y a les compliments de fête des mères. Tout ça, c'est tellement attendrissant. Maintenant que les enfants ont grandi, je me rends compte à quel point cette période était merveilleuse. Je n'en suis pas du tout rassasiée !

Un signe de là-haut

Il se passait quelque chose. Nous ne savions pas quoi, mais là-haut, on nous faisait signe. Nous étions persuadés qu'il allait se passer quelque chose d'important dans notre vie. Cela faisait trois ans déjà qu'Anne-Bernadette et Marie-Stéphanie faisaient partie de notre famille. Notre vie avait pris son allure de croisière.

Chacun de notre côté, on a cherché ce que cela pouvait bien vouloir dire. Ça a duré une quinzaine de jours. Et un soir j'ai dit à Marie-Christine : « Tu sais, j'ai l'impression d'avoir trouvé ». Et elle me répond que justement, elle aussi en a l'impression. Je ne sais pas trop pourquoi, mais je sentais qu'il fallait entamer une nouvelle démarche d'adoption. Et, cette fois, nous pourrions accepter un enfant handicapé.

Ce qui est fou, c'est que j'avais pensé exactement la même chose. Ce jour-là, j'avais passé l'après-midi assise sur le petit pouf que j'aimais bien. Je m'étais mise à réfléchir sur l'idée d'une adoption. Et je me disais : « On n'est peut-être pas capable d'adopter un enfant franchement handica-

pé. Mais maintenant qu'on est comblés avec nos quatre enfants... peut-être qu'on pourrait s'ouvrir à un enfant qui aurait un problème de santé, ou un léger handicap physique... »

Pierre et moi, nous étions tous deux d'accord. Alors, nous nous sommes mis à chercher où adopter.

« Nous avons un bébé. Il a huit jours. Voulez-vous l'adopter ? Alors là, j'étais vraiment abasourdie. J'avais beau lire et relire la lettre qui venait d'arriver, je n'arrivais pas à y croire ! Dans le dossier qu'on avait envoyé, nous avions précisé que nous acceptions un enfant un peu grand, ayant un handicap physique. Et voilà qu'on nous annonce que nous pouvons adopter un beau bébé de huit jours !

Nous nous étions tournés à nouveau vers la Colombie. Notre amie sœur Lilian, que nous avons connue au Pérou, avait été mutée dans un bidonville de Cali. Elle nous avait mis en contact avec la directrice de « Los Chiquitines », une maison d'enfants...

Nous avons obtenu assez rapidement notre agrément. Sur le formulaire de demande, il fallait cocher la case « un » ou « plusieurs » enfants. Nous ne voulions nous fermer aucune possibilité. On ne sait jamais : s'il y avait une fratrie à adopter... C'est donc la deuxième case que nous avons choisie.

Nous avons beaucoup réfléchi sur notre capacité à adopter un enfant handicapé. Et nous nous

sommes aperçus que nous n'étions pas prêts pour accueillir un enfant handicapé mental. En revanche, nous étions d'accord pour un handicap physique, pas trop lourd, pour ne pas déséquilibrer la famille.

Sur cette lettre il était noté : « L'enfant a des oreilles noires. » Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire. J'étais intriguée. En fait, c'est parce que ce bébé devait être métissé de noir. Tous les enfants naissent blancs. Mais on peut repérer ceux qui auront une peau très sombre à la couleur de leurs oreilles. Pour la directrice de l'orphelinat, c'était ça, le « handicap » de ce bébé !

Ça m'a fait bizarre. On nous donnait un beau bébé, en pleine forme. J'ai presque été déçu. On s'était préparés à quelque chose de plus difficile, qui nous demande des efforts. Et tout d'un coup, on a l'impression de retourner à la case départ.

Pour moi, ça n'a pas été une déception, mais une grande surprise. Ce n'est pas qu'on retournait à la case départ, mais on s'est dit : « Mince, il y a tant de couples qui n'ont pas d'enfants et qui aimeraient avoir un bébé... Nous qui en avons déjà quatre, on veut bien un plus grand et on nous offre un tout petit ! » C'est sûr que c'est l'idéal, c'est rêvé. Mais on ne s'y attendait pas.

Nous n'avons pas eu le courage de dire non. Nous nous disions : puisqu'ils nous le proposent, tant mieux, on va dire oui avec une grande joie. Mais nous étions prêt à faire plus. Notre agrément nous permettait plusieurs adoptions. Alors, nous avons écrit à l'orphelinat pour dire qu'on pouvait aussi adopter un autre enfant.

Dans la salle à manger, nous avons accroché un grand poster. On y avait inscrit le prénom de notre bébé : Jean-Matthieu. Tous les mercredis, nous collions des gommettes sur une des lettres. J'avais expliqué aux enfants que quand elles auraient été toutes décorées, alors, nous partirions chercher leur petit frère. Il fallait attendre qu'il ait trois mois avant de pouvoir l'adopter : la législation avait changé depuis notre premier voyage en Colombie.

Très vite, nous avons reçu des photos de Jean-Matthieu. Nous lui avons trouvé un parrain, une marraine. Les enfants étaient vraiment impatients qu'il arrive. Comme la maison commençait à être franchement petite, nous en avons trouvé une plus grande, que nous avons pu acheter. C'était une vieille bâtisse qui nécessitait de sérieux travaux. Alors, nous nous sommes mis à la retaper en espérant qu'elle pourrait être habitable à l'arrivée de Jean-Matthieu. En tous cas, nous avons été bien inspirés d'acheter une maison de cette taille-là...

Ces enfants sont-ils pour nous ?

Un mois après, nous recevons un coup de fil de sœur Lilian. « Dans l'orphelinat, trois enfants viennent d'arriver. Ils ont 7 ans et demi, 6 ans et demi et 4 ans. Ils sont frère et sœurs. Est ce que vous voulez les adopter ? » C'était urgent. Lilian voulait trouver au plus vite une famille pour ces enfants.

J'étais emballé par cette proposition. Je trouvais ça génial : tous ces enfants presque du même âge, ça faisait une bonne équipe de foot !

A moi, ça me paraissait complètement fou. J'ai dit à Pierre : « Ecoute, ça veut dire trois enfants qui s'intercalent exactement entre les quatre qu'on a déjà. Si on les adopte, l'aîné de nos sept enfants aurait à peine trois ans et demi de plus que le dernier ! » En plus, je savais bien que si on adoptait ces trois enfants, il faudrait rendre Jean-Matthieu. C'était hors de question.

En fait, Lilian ne voulait pas forcément que ce soit nous qui adoptions ces enfants. Elle nous demandait d'essayer de trouver la famille qui leur conviendrait le mieux. Il était 8 heures du soir. Pierre et moi sommes finalement parvenus à un

accord : si on leur trouvait une famille dans la soirée, alors c'était que cette adoption n'était pas pour nous.

Moi, j'étais presque sûr de gagner. Les conditions d'adoption étaient tellement particulières que je pensais que jamais on ne trouverait d'autre famille ! Mais c'est vrai qu'avec le recul, mon idée de les adopter était un peu farfelue... J'ai téléphoné à une association voisine qui s'occupait en particulier d'adoptions vers la Colombie. On me dit qu'il y a un couple qui pourrait être intéressé par notre proposition. Ce couple désirait adopter deux enfants frères et sœurs qui ne soient pas trop petits. En plus, le mari parlait couramment espagnol. A priori, toutes les conditions étaient réunies. On ne pouvait faire mieux...

Dès le lendemain matin, on entrait en contact avec ces gens. Pour eux, c'était le ciel qui leur tombait sur la tête ! Ils n'avaient jamais eu d'enfants. En adopter trois d'un coup, cela les effrayait un peu. Cela se comprend ! Mais trois jours plus tard, ils disaient oui.

J'ai souvent eu la future maman au téléphone. Elle était paniquée. Elle me demandait : « Qu'est-ce que tu donnes à tes enfants au petit déjeuner ? » Je lui répondais qu'ils prenaient du cacao avec des tartines. Elle me répondait « Ah bon,

je vais leur faire ça, alors ! » Puis elle raccrochait, rassurée. Avant de me rappeler, pour me poser d'autres questions. Je l'ai conseillée comme je pouvais...

Je me suis aperçu que c'est cette solution qui était la plus réaliste. Marie-Christine avait eu raison ! Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée là. Une ou deux semaines plus tard, nous avons reçu un nouveau coup de fil de Colombie. Coup de théâtre : on nous annonce que ces trois enfants ont deux petites sœurs. Des jumelles de deux ans et demi qui se trouvent dans un autre orphelinat. C'était évident : elle devaient être adoptées, elles aussi. Les parents adoptifs des trois frères et sœurs ne pouvaient pas accueillir ces deux petites filles : cinq enfants d'un coup, c'était vraiment trop !

La solution nous est apparue tout de suite : c'est nous qui devons adopter ces jumelles. Nous habitons tout près des parents adoptifs de leurs frère et sœurs. Elles pourraient rester en relation avec eux. Ils pourraient se voir, un peu comme des cousins. L'idée a séduit tout le monde. Alors, nous avons téléphoné en Colombie pour dire qu'on adoptait aussi les jumelles. Ça faisait trois enfants d'un coup !

Je me demandais quelle bêtise on était en train de faire. Mais je sentais que c'était vraiment

ça la solution. Après avoir raccroché, nous étions vraiment bouleversés. C'est à ce moment-là que nos yeux sont tombés sur un carton que j'avais descendu du grenier. Il contenait la layette que je voulais préparer pour Jean-Matthieu. Sur ce carton il y avait une petite étiquette. Il y était marqué : « Layette + robes 2 ans ». Il n'y avait aucune raison que les robes « 2 ans » se trouvent avec la layette. C'était justement la taille des jumelles. Alors, on s'est dit : « Voilà la réponse... »

Bien sûr, nous n'avions pas remis en question le fait d'adopter Jean-Matthieu. Pour nous, il était déjà notre petit dernier. Pour les enfants, c'était le petit frère qu'ils attendaient. Au fil de nos appels en Colombie, nous nous sommes rendus compte que le juge refusait de nous donner à la fois les jumelles et Jean-Matthieu. Alors il a fallu les convaincre de nous donner les trois enfants. Dans une telle situation, il n'y a plus d'objectivité. Ce n'est pas le nombre d'enfants qui compte. C'est chacun d'entre eux. Dès l'instant qu'un enfant devient le nôtre, il est impensable de revenir en arrière. Nous, on n'y arrive pas. Et la directrice de l'orphelinat l'a très bien compris. Elle nous a défendus, et finalement on a gagné.

Adieu à ma vie de prof...

Sur le panneau aux gommettes, nous avons rajouté les prénoms des jumelles à celui de Jean-Matthieu. Tous les jours, à partir de ce moment-là, nous avons collé des gommettes sur une lettre. Et le jour où nous finissions de décorer toutes les lettres, c'était le moment de partir. Encore une coïncidence !

Je me doutais bien qu'avec sept enfants, je ne reprendrais pas de sitôt du service en tant que prof. En partant en Colombie, je faisais quasiment un adieu à la profession. Au départ, nous pensions aller là-bas en février. Je me disais : « Courage, encore un conseil de classe, et aux vacances de février, c'est bon, t'auras fini ! » Finalement, on nous attendait en Colombie au début du mois de mars. J'ai repris un peu de service après les vacances, en sachant que je n'en avais vraiment plus pour longtemps. Et puis, le 7 mars, je fais mes adieux à mes collègues, tout le monde me félicite. J'enterrais ma vie de prof...

La nuit suivante, nous recevons un coup de téléphone de Lilian. Nous ne pouvions plus partir : le juge s'absentait pour la semaine, Les quinze jours

suivants étaient des congés en Colombie. Ce qui fait qu'on ne pouvait rien faire avant trois semaines... Le lundi, mes collègues ont eu la surprise de me voir réapparaître !

Cette nouvelle m'a fait un tel choc que je me suis réveillé avec un urticaire géant. Ma tête avait doublé de volume, et j'avais des traces d'urticaire sur les doigts, sur les mains. Ça a duré une semaine. Je n'avais pas supporté l'idée de devoir attendre encore avant d'aller chercher Jean-Matthieu et les jumelles !

Nous avons profité de ce délai supplémentaire pour activer les travaux dans notre nouvelle maison. La priorité, c'était les chambres des enfants et l'installation de l'électricité et de sanitaires. On a décidé de déménager avant notre départ en Colombie. On a convoqué tous les corps de métiers pour leur lancer notre ultimatum : quoi qu'il arrive, on emménageait avant de partir. Il fallait donc qu'ils avancent le plus vite possible.

Moi j'ai lancé un S.O.S. à ma grand-mère, qui avait 86 ans. Je lui demandé de venir me donner un coup de main auprès des enfants. J'avais besoin d'être un peu plus disponible pour continuer

à peindre et à décaper. Et en grand-mère exceptionnelle, elle m'a dit : « D'accord, j'arrive ! ». Elle a pris le train et est venue s'installer pendant trois semaines à la maison. Dès que j'avais une heure entre deux cours, je courais me replonger dans le chantier. Il fallait que les choses avancent ! Et le 26 mars, on a pu déménager. La moquette venait à peine d'être posée. Les enfants ont pu choisir leur coin chambre. Ils ont pu installer toutes leurs petites affaires. Ils ont dormi deux nuits dans cette nouvelle demeure, le temps de se familiariser. Et puis, ils sont partis chez leurs grands-parents. Nous, on s'envolait pour la Colombie.

Deux jumelles et un patapouf !

Cette fois, nous n'avons pas emmené les enfants. Ce n'est pas que nous ne l'ayons pas envisagé. Mais nous partions à Cali, fief colombien de la drogue. A cette époque, il y avait déjà eu plusieurs fusillades dans le quartier où nous allions loger. En plus, nous nous sommes dit que si le juge nous voyait débarquer dans son bureau avec nos sept gosses, nous risquions de l'affoler plus qu'autre chose. De toute façon, nous allions passer tout notre temps avec nos histoires de paperasses. Nos enfants se seraient ennuyé à cent sous de l'heure. Et puis, il y avait quand même la dépense qu'un tel voyage représentait. Nous avons renoncé à cette idée. Mais ce qui est sûr, c'est que maintenant que les enfants sont grands, nous allons nous rendre tous ensemble en Colombie et au Pérou... dès que nous aurons suffisamment d'argent !

Nous sommes partis avec des bagages volumineux. Trois mois avant notre voyage, la ville d'Armero avait été engloutie par une éruption volcanique. En France les médias en

avaient beaucoup parlé. Tout le monde se souvient de la petite Omeyra, qu'on avait vu agoniser sous les feux des caméras. Par le biais de notre association, nous avons collecté pas mal de choses pour les gens sinistrés de la région d'Armeiro. Nous avons prévu de nous rendre dans un village où se trouvaient beaucoup de réfugiés. J'avais négocié avec Air France pour ne pas payer de supplément pour le surplus de bagages. Nous devions faire un changement à Bogota. On m'avait assuré que je ne rencontrerai pas de problèmes sur les lignes intérieures, en Colombie.

Mais à l'aéroport de Bogota, patatra, ça ne marche pas. Au moment d'enregistrer nos bagages, pour repartir vers Cali, on nous dit qu'il faut payer un supplément. Ça allait nous coûter une fortune ! Alors nous commençons à négocier. On n'allait pas se laisser faire ! Au bout d'une heure, nous avons fini par épuiser les employés. Ils nous ont enregistré tous nos bagages gratuitement. Soulagés, nous avons attendu l'heure du décollage de notre avion. Et tout d'un coup, je regarde un de mes tickets de bagages. Il n'y était pas mentionné la bonne destination ! L'avion faisait une escale à Cali, puis il continuait jusqu'à

Laeticia, une ville perdue en pleine Amazonie. C'est là qu'on allait descendre nos bagages. J'ai foncé au guichet, où on m'a assuré que c'était trop tard. Il fallait que je les récupère, coûte que coûte. On me dit : « Il n'y a plus qu'une solution : vous montez sur les bandes de roulement, vous passez à travers les franges en caoutchouc, et là, vous essayez de retrouver vos valises... » Avec un peu d'appréhension, je demande : « Mais vous êtes sûr que c'est pas dangereux ? » On m'a rassuré. Alors je me suis transformé en valise, je suis passé sur les bandes de roulement. Ça descendait. Et là, j'ai atterri devant les bagagistes médusés. Je leur ai expliqué dans mon mauvais espagnol qu'on s'était trompé d'étiquettes. Comme ils continuaient à me contempler, bouche bée, j'ai carrément foncé sur le dernier chariot. Par chance, c'est sur celui-ci que se trouvaient mes bagages. J'y ai collé les bonnes étiquettes, et sans demander mon reste, je suis reparti par mes bandes de roulement. J'étais très fier de mon coup !

Nous étions à peine arrivés à l'aéroport que Lilian, qui était venue nous chercher, nous a amené à l'orphelinat. Même pas le temps de se refaire une beauté ! La directrice nous a accueillis

très chaleureusement Elle nous dit : « Je vais chercher les petites filles. » L'attente m'a paru interminable. Nous tournions en rond. Nous ne savions pas trop comment la rencontre allait se passer. Nous nous demandions quelle attitude il fallait avoir. Qu'est-ce qu'on leur dirait, à ces deux petites filles ? J'essayais de me souvenir à quoi elles ressemblaient, d'après les photos qu'on avait reçues. Et est-ce que les robes que j'avais apportées allaient leur aller ? Comme nous ne connaissions pas leur taille, nous avons essayé de l'estimer sur les photos, d'après la taille des carreaux de carrelage. Alors, nous étions allés dans des magasins pour mesurer la grandeur que pouvaient bien avoir ces carrés. Et on se disait : « Si ce sont des carrés de 20 cm, elles doivent avoir telle taille ! »

Enfin, nous les entendons dévaler les escaliers en piaillant « Papa, mama, papa, mama, papa... » Et voilà les deux petites gamines qui déboulent, toutes mignonnettes. Elles étaient sur leur trente et un, avec des robes pleines de dentelles. Et tout d'un coup, elles se sont arrêtées, complètement surprises de nous voir. Il y a eu un moment de silence. Et puis finalement, elles se sont remises à courir à droite, à gauche, et elles sont venues vers moi. Il leur a fallu encore petit peu de temps, avant qu'elles s'approchent de Pierre.

Alors, nous leur avons proposé d'aller nous promener. Elles nous ont suivi sans problème. Elles étaient toutes guillerettes, pleines de vie !

Jean-Matthieu ne se trouvait pas à l'orphelinat. Dès ses huit jours, il avait été confié à une nourrice, « Mama Olga ». Nous sommes allés le voir. Et là, on a vu une espèce de gros patapouf. Il était complètement perdu de nous voir arriver. Il avait cinq mois, et il n'avait connu que cette nourrice, qui était un peu comme sa maman. Pendant tout ce temps, elle l'avait pouponné, engraisé. A cinq mois, il prenait encore six biberons par jour ! Cette dame s'était fait un point d'honneur de nous confier un bon gros bébé. Pour ça, elle avait réussi : il avait des plis dans les bras tellement il était boudiné.

Notre arrivée a été un déchirement pour Jean-Matthieu comme pour sa nourrice. Nous avons eu un peu mauvaise conscience de le séparer de Mama Olga qui l'avait materné pendant cinq mois. Elle, elle était toute fière de nous le confier. Il fallait voir comment elle l'avait habillé : chemise à plastron, petit gilet sans manche, bleu ciel, avec le petit short assorti. Il était beau comme tout. Elle avait quand même le cœur gros. Vraiment c'était son bébé. Elle nous avait préparé tout un album avec des photos d'un Jean-Matthieu hilare.

Ça m'a fait quelque chose de le voir si rigolard sur ces photos. Parce que les trois premiers mois avec nous, on ne l'a connu que très sérieux. C'était un enfant très facile, sage comme tout. Mais jamais il ne riait vraiment. Et on se disait : « C'est quand même pas possible, toutes ces photos où il rigole ! » Et puis, au bout de quelques temps, il a retrouvé peu à peu sa gaieté.

A Cali, Lilian nous avait loué une petite maison. Pour les jumelles, nous avons trouvé des prénoms. Mais laquelle appeler Sophie-Jeanne, et laquelle appeler Claire-Ségolène ? La question nous trottait dans la tête depuis plusieurs semaines. Avant de partir, j'avais confectionné des petits sacs en tissu. Un bleu sur lequel j'avais brodé « Sophie-Jeanne » et un rose, au nom de Claire-Ségolène. J'y avais mis un tas de petites bricoles de la même couleur que le sac. Quand elles ont su que c'était pour elles, les jumelles se sont précipitées chacune sur un sac. Et c'est comme ça qu'elles ont choisi leurs prénoms !

Nous leur avons demandé si elles voulaient bien dormir ici. Elles ont tout de suite dit oui. Elles étaient heureuses comme des reines. Dans le grand lit où on les a couchées, elles ont rigolé et chahuté un peu. Elles se sont vraiment vite adaptées ! Jean-Matthieu, lui, était tout paisible.

Nous l'avons mis à dormir dans la grande valise aménagée en berceau. Comme nous l'avions fait quelques années plus tôt pour Marie-Stéphanie !

Toute suite, la famille s'est formée, d'abord à cinq. Les jumelles étaient ravies de s'occuper de Jean-Matthieu. Elles adoraient prendre des douches... d'eau froide. Normal : à l'orphelinat, il n'y avait pas d'eau chaude ! Nous nous sommes aperçus qu'elles étaient très autonomes. Sous la douche, elles se frottaient mutuellement. Elles étaient adorables à voir ! Un jour, il faisait chaud comme tout. Je les avais mises en maillot de bain. Dans la petite cour, là où nous logions, j'avais installé un seau avec un fond d'eau pour qu'elles jouent à la dînette. Au bout de cinq minutes, je les entendait rire comme des folles. Je suis allée voir. Il y en avait une qui s'était mise carrément dans le seau. L'autre était allée chercher la savonnette et elle frottait sa sœur. Et elles rigolaient !

La famille s'agrandit encore...

Dans le hall de l'aéroport, nos quatre enfants nous attendaient, chacun un bouquet de fleurs à la main. Derrière eux, il y avait mes parents, ma sœur et son mari. Je poussais un grand chariot avec tous nos bagages et les jumelles assises sur les valises. Marie-Christine portait Jean-Matthieu dans mon sac kangourou. Nous étions tellement chargés que nous n'arrivions pas à prendre à la fois les fleurs et embrasser les enfants. Les jumelles devaient se demander ce qu'il se passait. François-Damien, tout ému, s'est approché de Sophie-Jeanne pour lui faire un baiser. Elle devait en avoir tellement marre qu'elle lui a retourné une claque ! François-Damien s'en souvient encore...

Ce qui est curieux, c'est qu'en fin de compte, ce sont les jumelles qui étaient le plus à l'aise. Elles couraient partout en riant. Et nos enfants, qui ne les connaissaient pas, restaient silencieux, un peu graves. Ils ne savaient pas trop comment accueillir ces nouveaux frère et sœurs.

Pour la famille, ça a été le grand chambardement. A huit ans, François-Damien se retrouvait l'aîné de sept enfants. Marie-Stéphanie avait été la petite dernière. Et voilà qu'elle se retrouvait au beau milieu d'une famille de sept ! Tout d'un coup, ce sont les jumelles qui sont devenues le point de mire de tout le monde. Avant leur arrivée les gens se retournaient toujours sur Marie-Stéphanie, qui ressemblait vraiment à une petite poupée. Les jumelles, toutes petites, charmantes et volubiles lui ont volé la vedette.

Un jour Marie-Stéphanie me dit : « Les jumelles, j'en ai ras le bol, je veux qu'elles retournent en Colombie ! ». Je lui explique que c'est embêtant parce que si on les rend en Colombie, il faut rendre aussi Jean-Matthieu. Alors, Marie-Stéphanie a décidé qu'on pouvait quand même les garder... En fait, elle s'est découvert une vocation de maîtresse d'école. C'est elle qui, des grands frères et sœurs, a le mieux pris en charge l'accueil des trois nouveaux enfants. Et pourtant, elle n'avait que quatre ans !

A la tête de toute cette marmaille, il a fallu que je m'organise. Je préparais les repas dans la journée pour être libre à 16 heures 30, le moment du grand boum. Les toilettes se faisaient avant le

repas, et en général, tout le monde était couché à 8 heures. A partir de ce moment-là seulement, commençait notre journée à nous. J'avais aussi mon propre temps de relaxation : depuis que j'ai eu les enfants, même tous petits, le temps de la sieste a été important pour moi. C'est là que je prends mon heure pour me reposer, faire du courrier ou tricoter. J'ai des amies qui profitent de la sieste des enfants pour nettoyer la maison de fond en comble. Pour moi, ça a toujours été hors de question !

Au début, l'organisation matérielle n'a pas été évidente : une famille de neuf personnes, ça fait des casseroles un peu plus grandes à remplir, des lessives plus nombreuses. Mais tout cela s'est vite rodé. Il reste juste un détail : jamais nous n'avons trouvé un panier à linge sale suffisamment grand. Le nôtre déborde tout le temps !

On a tout de suite mis les enfants à contribution. Ils mettent le couvert et débarrassent la table ; quand je repasse le linge, ils récupèrent ce qui leur appartient pour le ranger dans leur armoire. Ces petits services que je leur demande me rendent les tâches un peu plus faciles !

Quant à moi, je m'efforce de rentrer du boulot à 18 heures 30 au plus tard. Marie-Christine et moi, nous nous partageons le travail de suivi des enfants. Nous n'avons pas

une grande quantité de temps à accorder à chacun d'eux, c'est vrai. Mais nous veillons à être là quand l'un d'entre eux a besoin de nous. Et puis, nous avons mis en place des invitations. Régulièrement, nous réservons une soirée à un enfant, à tour de rôle. Nous l'accueillons exactement comme s'il était un invité qui vient du dehors. Au cours de cette soirée, qui se passe dans le salon, il parle de ce qu'il veut, autour d'une tisane et de petits gâteaux. De temps en temps, on parle de choses importantes, de leur vie, de leur naissance... Parfois, on papote de tout et de rien, ou on fait un jeu de société... Ces soirées sont toujours très attendues par les enfants.

Un agrément, ça ne se perd pas...

Des amis à nous avaient accueilli une petite fille. Sa maman, qui souffrait d'un handicap mental, ne pouvait pas l'élever. Un jour, ils nous apprennent que cette femme venait d'avoir des jumeaux. Ils étaient désolés de ne pas pouvoir les accueillir. Nous avons eu envie de prendre le relais. Si nous accueillions ces deux bébés, la fille de nos amis pourrait conserver des liens avec eux, comme nous l'avions fait pour nos deux jumelles et leurs frère et sœurs de sang...

Mais nous sommes arrivés trop tard : il y avait déjà un processus en cours pour ces deux bébés. Ils ont été mis sous tutelle dans une autre famille. Mais l'idée d'accueillir un nouvel enfant avait bel et bien mûri. Alors, nous sommes allés voir auprès d'une association spécialisée si nous ne pouvions pas faire quelque chose. Cette démarche n'a pas abouti. Et puis nous avons appris que cette maman handicapée était à nouveau enceinte, malgré une ligature des trompes. Là, nous ne voulions pas rater le coche. Immédiatement,

nous sommes allés voir l'assistante sociale qui s'occupait de cet enfant qui allait naître. Ayant bien compris notre démarche, elle a fait en sorte que nous obtenions à temps notre agrément d'adoption. Pour nous, le parcours du combattant a recommencé pour obtenir tous les papiers. Nous étions très motivés. Le conseil des familles devait prendre une décision pour l'enfant. Notre dossier a été refusé. Ils ont préféré le confier à une famille complètement neutre. Ainsi, tous les ponts étaient coupés entre les frères et sœurs. Vraiment, nous avons été déçus. Mais dans cette histoire-là, nous avons gagné un agrément. Et chez nous, un agrément, ça ne se perd pas. Ça s'utilise...

Sept enfants dans la famille... Ça impressionnait un peu nos parents. J'avais juré à mon beau-père que ceux-ci seraient les derniers ! Mais nous ne pouvions pas nous arrêter sur un échec. Nos enfants étaient de notre avis. Ils disaient : « Nous, on a eu de la chance. Il n'y a pas de raisons que les autres n'aient pas cette même chance »...

Quand nous avons des décisions à prendre, nous organisons toujours un conseil de famille. L'opinion de chacun est prise en

compte. A cette époque, par exemple, nous avions expliqué aux enfants que si on accueillait un petit frère, on serait un peu plus à l'étroit dans nos murs. Ils avaient réfléchi avec nous à l'agencement des pièces. Ils savaient qu'ils allaient devoir donner une partie de leur confort. Mais ils étaient d'accord.

Nous avons encore un petit regard vers le Pérou. C'est un pays qui nous est vraiment resté cher. Mais les conditions d'adoption étaient épouvantables. Il était hors de question d'aller passer trois ou quatre mois dans ce pays pour tenter d'adopter un enfant. Nous n'avions pas envie de nous remettre dans une histoire pareille.

Et puis, la maison mitoyenne à la nôtre a été mise en vente. Nous l'avons illico annexée ! A ce moment-là, sont arrivés les événements de Roumanie. De plus en plus, nous entendions parler des orphelinats de ce pays. C'est comme ça que nous avons trouvé comment employer notre agrément pour une adoption.

La peur au ventre

En janvier 1991, nous nous sommes mis à téléphoner tous azimut. Nous avons glané ainsi un tas d'informations sur l'adoption en Roumanie, toutes contradictoires. Nous avons l'impression que rien n'était organisé dans ce pays, et qu'il y régnait l'anarchie la plus totale. Nous avons fini par contacter l'association S.E.R.A. (solidarité avec les enfants roumains abandonnés). Elle recensait des renseignements pour favoriser l'adoption. Cela nous a été d'une grande utilité.

Nous avons décidé de partir fin avril. Il a fallu refaire nos passeports. Dessus, il y avait la photo de tous nos enfants. Il y en avait une pleine page. Ça faisait une belle brochette qui a surpris plus d'un douanier !

Mais plus la date de départ se rapprochait, plus les informations nous dissuadaient de partir. La veille, on nous a dit : « Si vous ne partez pas, alors vous n'aurez jamais rien. C'est maintenant ou jamais. » Alors, nous avons pris le départ, la peur au ventre.

Tous les échos que nous avons eu de la Roumanie étaient très négatifs. Lorsque nous sommes partis en Colombie ou au Pérou, nous avons de l'appréhension. Là, c'était de la panique.

Notre voiture était pleine à craquer. Entre les ampoules électriques, les lampes de poche, les piles, le chocolat, les fruits secs, les boîtes de gratin dauphinois, nous avons de quoi tenir un siège ! Nous avons même prévu des duvets, un petit réchaud et un chauffe-café à brancher sur l'allume-cigares. En bref, nous étions équipés pour avoir tout l'occident dans notre voiture. On nous avait recommandé d'emmener des savonnettes et des paquets de cigarettes. Cela, paraît-il, faciliterait l'obtention de certains services, en Roumanie...

Notre peur a été grandissante au fur et à mesure que nous nous enfoncions vers l'est. Entre l'Autriche et la Hongrie, nous avons commencé à voir des soldats en costume vert, avec de grands manteaux et des mitraillettes en bandoulière. Nous avons découvert la Hongrie. Notre premier pays de l'Est. Le paysage nous a paru très monotone. Rien à voir avec les pays d'Amérique latine qui nous avaient tant séduits. La Colombie c'est luxu-

riant, coloré, bigarré. C'est la jungle, les montagnes, des paysages extraordinaires. Le Pérou, c'est le désert, de Lima à Arequipa. Mais ce sont aussi des Andes fantastiques, avec un peuple d'indiens qui est fascinant. Là, nous étions dans un pays blanc, plat. C'était assez décevant.

Quand nous sommes arrivés à la frontière de Roumanie, toute notre anxiété a décuplé. Nous avons trouvé des villes uniformément grises, aux rues mal pavées avec des tramways délabrés. Quand aux immeubles, on se demandait vraiment s'ils étaient en construction ou en démolition. Je ne pouvais pas croire qu'ils étaient habités !

Et pourtant, le lendemain matin, nous nous sommes aperçus que dans ce pays, il y avait aussi des fleurs. Nous n'avions tout simplement pas pensé qu'un dictateur n'enlève ni les couchers de soleil, ni les fleurs sur les arbres. Nous étions tout étonnés de voir qu'il y avait des églises orthodoxes. Je croyais que ça avait été démolit, banni... Sur la route, des gens qui avaient repéré notre voiture occidentale nous faisaient signe pour nous saluer. Nous étions étonnés d'être ainsi accueillis dans un pays qui nous faisait si peur !

Une « brunette » à adopter

Nous sommes arrivés à Tîrgu-Jiu. Dans cette ville, il y avait des possibilités pour adopter.

Et là, j'ai été effaré. Toute la ville semblait envahie par des couples qui cherchaient à adopter. Et pourtant, ce n'était qu'une petite ville de province ! Au Pérou, nous avions joué les pionniers quasiment en solitaire. Mais là, c'était la ruée vers l'or ! C'était vraiment le Far West, dans tous les sens du terme. Jusqu'aux bagarres de western !

Je me suis senti très mal à l'aise. Nous étions vraiment les occidentaux qui envahissaient le pays, avec nos dollars, notre mentalité de vainqueurs. J'ai souvent eu honte de réflexions de certains Français. Ils ne se préoccupaient pas le moins du monde des Roumains. Ils n'avaient aucune envie de les connaître ni de les comprendre.

Nous sommes allés trouver une certaine Doïna dont la S.E.R.A. nous avait donné l'adresse. Elle parlait très bien le français, et nous a accueilli très chaleureusement

avec son mari, Panti. Quand nous leur avons montré la photo de notre famille (celle de la couverture de ce livre), Doïna a simplement dit : « On peut toujours ajouter un rayon au soleil... »

Les Français que nous avons rencontrés étaient complètement lessivés, démoralisés. Ils nous disaient : « On ne va pas y arriver. Ça fait quinze jours qu'on est là et il manque toujours un document. » Ou alors : « L'enfant qu'on veut adopter est dans l'orphelinat, mais il fait qu'on retrouve sa mère pour l'acte de naissance. Mais nous on sait pas où la trouver, personne ne sait où elle habite... » La première chose qu'on s'est dit avec Marie-Christine, c'est : « On est des anciens, on connaît bien tout ces problèmes. On va donc poser nos affaires, consoler tout le monde et leur dire que c'est normal... » Nous ne nous imaginions pas que nous allions vivre la même chose qu'eux. Et qu'en l'espace de quelques jours, nous serions dans le même état. Même si, en matière d'adoption, nous étions rodés...

Nous avons commencé par visiter les orphelinats de Tîrgu-Jiu. Sans grand succès. Le soir, un couple nous avait parlé de l'orphelinat de Tîrgu Carbunesti. Il nous avait

dit que tous les enfants habilités à l'adoption avaient trouvé des parents. Il ne restait plus qu'une petite fille, très handicapée. Elle était raide, les jambes pliées en équerre... Ils n'avaient pu faire le pas de l'adopter. Nous nous sommes dit alors : « Si on va à cet orphelinat, on est sûr qu'on va nous confier cette petite fille-là. » Depuis quelques années, nous étions prêts à nous ouvrir à un enfant qui aurait un handicap, c'est vrai. Mais là, nous nous sommes sentis un peu dépassés. Le lendemain matin pourtant, nous avons pris notre courage à deux mains. Nous sommes allés à cet orphelinat.

La directrice nous a accueillis dans un bureau où il y avait déjà deux autres couples. Elle nous dit qu'il n'y avait plus d'enfants adoptables dans son orphelinat. L'interprète qui nous avait accompagnés, lui précise alors : « Mais ils veulent bien une brunette ». La directrice s'est mise à rire en s'exclamant « Ah, s'ils veulent une brunette, j'en ai une qui est sur la liste ! » En roumain, « bruneta » veut dire tzigane. En Roumanie, une enfant tzigane ne se propose pas à l'adoption. Même si elle se trouve sur la liste des enfants adoptables. C'est ainsi qu'on nous a ramené

une petite fille. Elle hurlait tellement qu'elle était arc-boutée dans les bras de la personne qui la portait. Elle en était complètement raide. Alors nous nous sommes dit que ça devait être cette enfant handicapée dont on nous avait parlé.

Je n'ai pu me retenir de demander : « Elle est handicapée, cette enfant ? » On m'a répondu que non. Perplexe, j'ai voulu savoir si elle marchait. « Un peu... » m'a-t-on dit. Alors, nous avons attendu que l'enfant se calme un peu. Je crois qu'elle était complètement paniquée. Elle devait se trouver dans ce bureau pour la première fois de sa vie. Il a fallu une heure pour qu'elle se calme. Et petit à petit, elle s'est laissée approcher. Il a fallu vraiment l'apprivoiser, à petit pas. Au bout d'une heure, j'ai pu la prendre dans mes bras.

Pour adopter cette petite fille, il fallait retrouver la mère. La directrice nous a écrit le nom de l'enfant et sa date et son lieu de naissance sur un petit bout de papier. Elle a ajouté qu'elle était sur la liste du comité, et c'est tout. Elle nous a simplement précisé que la maman portait le même nom que l'enfant. Nous n'avions aucune adresse.

Nous sommes repartis de l'orphelinat à la fois heureux et bouleversés. Heureusement, nous avons rencontré la comptable de

l'orphelinat. Elle savait où habitait la maman de cette petite fille. C'était à côté de chez elle. Elle nous a mené devant une cabane en tôle, misérable, dans le camp des tziganes. Elle s'est mise à appeler. Une jolie tzigane est arrivée. Elle avait une vingtaine d'années, des bouclettes blondes qui dépassaient de son foulard. Elle était pieds nus. Elle avait dans ses jupes un petit gosse de deux ans. Aussitôt, les deux grands-mères ont rappliqué, puis les deux frères. La comptable leur a expliqué que nous voulions adopter l'enfant qui était à l'orphelinat. La jeune maman nous a posé des questions. Elle voulait savoir ce que voulait dire « adopter ». J'ai expliqué que nous allions aimer cette enfant, lui donner une famille. Qu'elle pourrait aller à l'école, qu'elle aurait des vêtements, à manger tous les jours, qu'elle habiterait dans une maison, avec des frères et sœurs.

Alors, la jeune femme s'est accroupie pour se faire toute petite. Elle nous a regardés en disant : « Alors si c'est ça adopter, c'est moi qu'il faut adopter. »

Ça m'a vraiment ému. Elle m'a touché. J'aurais eu envie de lui dire : « Si on pouvait, on le ferait ! »

Une signature à monnayer

Le lendemain, nous avons rencontré par hasard, à la préfecture une jeune femme qui était très intéressée par notre démarche. Elle nous a aussitôt proposé de nous aider. C'était une femme très marrante, assez délurée, qui était professeur de français. Elle s'appelait Doïna, comme la première roumaine que nous avons rencontrée ! Elle avait du sang tsigane dans les veines. Elle comprenait très bien la mentalité de ce peuple. Les tsiganes avaient confiance en elle. Son aide nous a été vraiment précieuse. Elle nous a donc accompagnés à l'orphelinat. Nous devions y retrouver la maman de l'enfant que nous voulions adopter. Nous avons eu la surprise de trouver une vingtaine de tsiganes. Il y avait la mère, les grands-mères, les frères, les oncles... et ils ont commencé à discuter dollars. Ils nous ont dit : « On est d'accord pour faire tous les papiers. Mais c'est 5000 dollars... ». Nous étions complètement désemparés. Nous ne nous attendions pas du tout à ça. La maman, elle, ne disait rien du tout. C'est le clan qui avait décidé de faire pression.

Ce n'est pas qu'ils voulaient vendre l'enfant. Elle n'avait aucune importance pour eux. La mère

ne l'avait jamais vue, elle l'avait abandonnée à la naissance. Dans leur esprit, il s'agissait de monnayer la signature de la maman. C'était juste l'occasion de soutirer de l'argent. Ils vivaient dans un tel dénuement qu'on peut les comprendre... Le problème, c'est qu'au regard des occidentaux, comme nous, le fait de céder aurait été perçu comme l'achat de l'enfant. Nous ne pouvions pas faire ça.

Alors, j'ai commencé à discuter. A un moment donné, la grand-mère a voulu trancher : « Ecoutez, nous a-t-elle dit, pour 1000 dollars, vous prenez l'enfant, et vous en faites ce que vous voulez. Vous pouvez la tuer, la battre, la couper en morceaux. Pour 1000 dollars, on ferme les yeux... ». A l'époque, on parlait déjà de trafics d'enfants pour des dons d'organes. En Roumanie, cela faisait partie des idées reçues : les étrangers venaient adopter des enfants pour utiliser leur corps à des fins médicales. C'était tellement atroce que je n'osais même pas me l'imaginer. Alors, j'ai essayé de leur faire comprendre qu'ils se trompaient en leur disant : « Mais non, ça vient du cœur ! » Mais eux, ils ont compris que nous voulions adopter la petite pour une greffe du cœur.

Je n'ai pas pu supporter. C'était une idée tellement horrible, inhumaine ! Je me suis mise à pleurer toutes les larmes de mon corps. En me voyant dans cet état, les tziganes se sont calmés. Ils ne pouvaient pas comprendre. Nous avons remis la discussion à plus tard. Pour le moment, il fallait s'occuper de l'acte de naissance de l'enfant. Pour cela, il fallait se rendre avec la mère dans sa ville natale. Nous avons dit : « On emmène la mère. » Mais la grand-mère a commencé à s'engouffrer dans la voiture. Je ne voulais surtout pas d'elle. J'ai prétexté qu'il n'y avait pas de place dans la voiture. Nous avons démarré en trombe. Tout d'un coup, nous avons vu des tziganes arrêter des taxis. Ils nous ont suivi à plusieurs voitures jusqu'au village, qui se trouvait à une dizaine de kilomètres de là.

A la mairie, Les paquets de cigarettes et les savonnettes que nous avons emmené ont dû servir. A notre grande gêne, il a fallu en distribuer pas mal avant d'obtenir notre papier.

Puis nous sommes retournés à l'orphelinat. Les tziganes se sont remis à nous parler dollars. Nous avons l'impression que jamais nous ne parviendrions à nous accorder avec eux.

Un choix à faire

Nous étions lessivés, usés nerveusement et affectivement. Voyant notre état, Doïna nous a conseillé de laisser tomber. Elle connaissait la famille d'un petit garçon de l'orphelinat. Elle nous a assuré qu'avec ces gens, tout se passerait bien. Nous n'avons pas pris le temps de réfléchir. Nous nous sommes laissés conduire. Au bout de trente ou quarante kilomètres d'une route défoncée, nous sommes arrivés dans un bidonville. Exactement le même genre d'endroit que ce que nous avons rencontré au Pérou. Nous sommes entrés dans une petite maison en bois, très bien tenue. Dans deux toutes petites pièces, vivaient une femme et ses six enfants, plus son concubin qui lui-même en avait quatre.

Enceinte de huit mois, la femme travaillait encore à poser des traverses de chemins de fer. Elle avait confié son septième à l'orphelinat parce qu'il était né au moment de la mort de son mari. Elle ne s'était pas senti la force de garder ce bébé, en ayant six autres

à élever. L'idée que cet enfant, pourrait être adopté la réjouissait.

Avant que nous partions, le concubin a tenté de voir si on ne pouvait pas faire un petit quelque chose pour eux. Ils nous dit : « A propos, les enfants aimeraient bien avoir une télé couleur et un magnétoscope... » (Ils n'avaient pas l'électricité !) Il rêvait de ça, parce que c'est l'image de l'occident. Il pensait qu'on pouvait le sortir de notre poche !

J'ai vraiment apprécié la réaction de la maman. Tout de suite, elle a fait taire son mari. Ce qui importait, pour elle, c'est que l'enfant qu'elle n'avait pu élever trouve une famille. Nous nous sommes mis d'accord pour aller signer le jugement dès le lendemain. Le petit garçon avait trois ans. Sa maman l'avait appelé Daniel-Alexandre.

Toute la nuit nous avons réfléchi. Que faire ? Soit nous tentions d'adopter une petite fille contre un sac rempli de lei (la monnaie roumaine). Ou alors, un petit garçon qui ne figurait pas sur la liste officielle des enfants adoptables.

Quel que soit notre choix, nous nous trouvions dans un nid de guêpes. Un couple

français venait de se casser les dents en tentant de faire inscrire un enfant sur cette fameuse liste. Ils étaient repartis en France, bredouilles, après avoir fait un sitting devant le bureau du préfet !

Nous n'avions jamais rencontré le petit Daniel-Alexandre. En revanche, nous avons porté la petite fille dans nos bras. Cette enfant, on nous l'avait confiée. Dans notre cœur elle était déjà Esther-Julia, notre enfant. Comme elle était tzigane, on nous avait caché son existence dès le départ. Si nous ne tentions pas de l'adopter, personne ne ferait rien pour elle. Alors, nous nous sommes dit : « Demain matin, tant pis, on recommence... »

A partir de ce moment-là, plus rien ne pouvait nous décourager de la sortir de son orphelinat. Elle était devenue notre enfant, à part entière.

Dans les méandres administratifs

Comment me débarrasser de ce café infect ? Nous étions dans le bureau des infirmières, dans l'hôpital où Esther-Julia était née. Il fallait à tout prix retrouver son acte de naissance. Visiblement, aucune des infirmières ne parvenait à mettre la main dessus. Pour nous faire patienter, l'une d'entre elle nous avait offert un café qu'elle avait préparé avec grand soin. Le problème c'est que c'était un café à la turque préparé avec de l'eau froide du lavabo. Imbuvable ! Je cherchais en vain une plante dans laquelle j'aurais pu verser discrètement le breuvage. L'attente était insupportable. Nous désespérions d'obtenir cet acte de naissance, qui semblait introuvable.

Tout d'un coup, quelqu'un est entré triomphalement en annonçant : « J'ai le certificat ! ». J'étais tellement heureuse que j'en ai avalé le café cul sec. Le marc y compris !

Il fallait maintenant que la maman signe un acte d'abandon, puis un consentement pour l'adoption. Nous sommes retourné la chercher. Cela n'a pas été évident de la persuader de venir. Il y avait toujours cette pression de la part du clan.

Pour calmer leurs réticences, nous leur avons donné un grand sac d'habits que nous destinions à l'orphelinat. Et la maman est partie avec nous.

Nous voilà au tribunal. Il s'agissait d'un vieux bâtiment en bois, affreux. A l'étage, un balcon vaguement fermé par des vitres cassées. Le bâtiment était divisé en une multitude de petites pièces sombres qui ressemblaient plus à des cellules de prison qu'à des cabinets d'avocats ! Nous sommes entrés dans une pièce qui faisait moins de 10 mètres carré. A l'intérieur six personnes tapaient sur des machines à écrire ancestrales, qui faisaient un bruit épouvantable. Il était impossible de rentrer plus de deux à la fois ! On nous a menés de bureaux en bureaux, pour taper de nouveaux documents – moyennant chaque fois un paquet de cigarettes et quelques savonnettes. Notre guide évaluait chaque fois ce qu'il fallait donner à l'employé pour qu'il nous tape rapidement notre papier.

Comme nous commençons à avoir faim, nous sommes retournés à notre hôtel avec Doïna, accompagné de la jeune tzigane. Celle-ci a été très impressionnée. Dans le hall de l'hôtel, elle s'est exclamée « Comme c'est grand, comme c'est beau. C'est un château ! ». Il s'agissait pourtant d'un petit hôtel qui, pour nous était bien ordinaire. Lorsque nous sommes entrés dans la salle à manger,

nous avons senti les regards se tourner vers cette tzigane. Les gens étaient aburris. Amener une femme comme ça dans un hôtel de touristes, ça ne se faisait pas !

Nous ne comprenions pas bien pourquoi elle était si gênée devant son assiette. Alors, Doïna lui a coupé sa côte de porc, et nous a expliqué que visiblement, la jeune femme ne s'était jamais servi d'une fourchette...

Tout à recommencer...

Nous n'arrivions pas à résoudre la question de l'argent et des tziganes. Nous disposions de tous les papiers nécessaires. Il ne restait plus qu'à faire le jugement d'adoption. Nous avions besoin à nouveau de la maman. Plus que jamais ! Peu à peu, elle s'était rangée dans notre camp. Nous avons réussi à la persuader que l'argent que nous demandait sa famille ne lui profiterait pas. Souvent, elle nous disait « Ne les écoutez pas ! » Elle en avait assez de toutes ces tractations. Finalement, elle a accepté de nous accompagner chez le juge. Nous avons gagné.

Ce jour-là, malheureusement, Doïna ne nous a pas accompagnés. Nous nous sommes présentés au jugement. J'étais dans mes petits souliers. La maman est arrivée dans le bureau du juge avec ses deux frères et le chauffeur de taxi, qui devait être un de leurs amis tziganes. Tout s'est très bien passé. Il n'y avait plus qu'à apposer nos signature en bas de la page. Mais le juge a commencé à discuter en Roumain, à nous parler de nos enfants, à faire traîner les choses.

Et puis il nous a posé un tas de questions sur ce que nous possédions en France. Ses questions étaient apparemment anodines : combien coûte une chemise, un pain, etc.

Les chiffres que nous avançons devaient sembler astronomiques aux Roumains. Je crois que le chauffeur de taxi a redit alors à la maman qu'elle était en train de se faire rouler. Et tout d'un coup, au moment où nous allions enfin signer, la mère s'est levée. Elle est partie avec ses frères. Je ne comprenais plus rien. Je les ai rattrapés dans le couloir. Nous sommes repartis sur les discussions. Ils disaient « Vous êtes en train de nous rouler, nous, on ne fait plus rien. » J'étais tellement paniqué que j'ai sorti les quelques dollars que j'avais en poche en criant : « Revenez signer, j'ai de l'argent ! » J'étais effondré, et prêt à n'importe quoi. Mais rien à faire. Ils ne voulaient plus rien entendre. Au bout d'un moment, ils sont partis. Alors, le juge nous a dit : « Les tziganes, ça ne fait que des esclandres. Ils ont le cœur mauvais dès la naissance. L'éducation n'y change rien. » Pour lui, en adoptant cette petite fille, nous détruisions notre famille.

Sans signature de la mère, le jugement devenait négatif. Il fallait au moins un mois avant de pouvoir recommencer la procédure.

Nous nous sommes dit que c'était foutu. Alors nous avons fait nos valises et sommes retournés en France.

« Dans un an jour pour jour, tu auras un enfant. » Sur le chemin du retour, nous avons reçu la phrase en pleine figure. Nous venions d'ouvrir la Bible, au hasard. Nous étions tombés sur un texte où Elie est accueilli chez une jeune femme. Il demande au serviteur ce qu'il peut faire pour elle. Le serviteur lui explique qu'elle ne peut pas avoir d'enfant. Elie dit alors à la jeune femme cette phrase qui, durant un an, n'a jamais quitté notre cœur. Pour nous ce texte était un message. Je me suis dit : « Vraiment, Dieu se fiche de nous ! ». Je ne pouvais pas croire que notre bataille durerait encore tant de temps.

Nous étions le 8 mai 1991. Un an plus tard, jour pour jour, nous étions dans l'avion avec Esther-Julia. Nous la ramenions à la maison. C'est une vraie coïncidence. Ça n'aura pas de sens pour les autres. Mais pour nous, ça veut dire quelque chose...

Nous sommes rentrés chez nous dépités, déçus. Mais nous avons aussi découvert un pays, des familles auxquels nous nous étions attachés.

Faux espoir

Vide. Le logement des tsiganes était vide. Nous venions de faire 2500 kilomètres en voiture. Nous débarquions à Tîrgu-Jiu. Et nos tsiganes avaient disparu. Volatilisés ! Un mois et demi après l'échec de notre jugement, nous revenions, espérant bien que cette fois, la jeune tsigane accepterait de signer. Encore eût-il fallu que nous la trouvions !

Heureusement, il restait quelques personnes dans le camp qui nous ont dit où les trouver. C'était l'été, et elle et sa famille étaient partis dans un coin de montagnes, dans les pâturages.

Nous avons fait une soixantaine de kilomètres d'un chemin rocailleux pour les retrouver. Notre amie Doïna nous avait accompagnés. Au loin, nous avons aperçu des chevaux et des tentes de nomades, faites de grands tissus simplement tendus.

Ça m'a mis un nœud dans la gorge. Je me suis sentie incapable de sortir de la voiture. J'ai laissé Pierre et Doïna aller parlementer.

J'ai laissé faire Doïna. Les tsiganes avaient confiance en elle. Elle a appelé la maman qui s'est approchée, couverte de

glaise de la tête aux pieds. Elle préparait des briques de terre qu'elle allait vendre. Doïna lui a demandé si elle voulait bien nous accompagner pour aller chez le juge. Elle était d'accord. Mais pas ce jour-là, parce qu'elle n'était pas présentable. Elle nous a donné rendez-vous deux jours plus tard.

Le surlendemain nous sommes retourné la chercher pour nous présenter ensemble au jugement d'adoption. Elle a été malade durant tout le trajet. Elle n'avait pas l'habitude des transports en voiture !

Cette fois, elle a signé tous les papiers. Enfin, nous respirions ! Et au moment de se dire au revoir, le juge nous donne... la date du jugement. Pour lui, ce rendez-vous n'avait été qu'une étape intermédiaire. Cela, nous ne l'avions pas du tout compris !

A cette époque, une nouvelle loi sur l'adoption était en train de passer en Roumanie. Ce qui rendait très incertaine la date du jugement définitif. Nous n'avions plus qu'à retourner en France, et attendre...

Un défi

Nous sommes allés voir Esther-Julia. Tous les enfants étaient dans la cour de l'orphelinat. La plupart jouaient un peu partout. Une dizaine se contentaient d'être assis, sans aucune activité. Nous sommes passés au milieu d'eux. Une petite fille nous a fixés des yeux. Une seule. Elle nous a regardés avec une espèce de petit sourire mi-tendre mi-ironique. Sans un mot. Et elle s'est mise à applaudir. C'était Esther-Julia. J'ai eu l'impression que, sans un mot, elle nous disait : « Est-ce que vous êtes chiches d'y arriver ? ». Elle nous lançait le défi. Nous ne l'avions rencontrée qu'une fois, un mois et demi auparavant. Elle nous avait reconnus, c'est certain.

Et pour moi, son petit bravo, c'était vraiment une façon de nous dire : « Allez, on y va ! ». Alors, nous nous sommes dit qu'on ne pouvait pas laisser tomber. Cette fois, la relation était vraiment établie.

Il y a un petit garçon qui n'arrêtait pas de venir vers nous. Il venait se cramponner à moi.

Il voulait tout le temps jouer avec nous. Nous étions très gênés, parce que nous ne voulions pas qu'il s'attache à nous. Alors je lui disais : « Petit père, je veux bien jouer avec toi. Mais tu sais, je suis venue pour Esther-Julia. » Nous jouions avec lui, mais la mort dans l'âme. Je priais pour que ce gosse ne s'attache pas à nous. Parce qu'ensuite, ce serait trop dur pour lui.

Quand nous sommes revenus à l'orphelinat, il a couru vers nous. Il nous avait reconnus. Doïna, qui nous avait accompagnés, discutait avec les employés. Alors que nous partions, elle nous dit : « Je viens de demander le nom de cet enfant. Vous savez qui c'est ? » Bien sûr, nous n'en avions aucune idée. « C'est le petit Daniel-Alexandre, reprit-elle. L'enfant que vous envisagiez d'adopter le mois dernier ».

Ça nous a paralysé. Il y avait cinquante enfants dans cette cour. Deux seulement sont venus vers nous. C'était Esther-Julia et Daniel-Alexandre.

Un Noël pas comme les autres

En France, le combat continuait. Nous étions sans cesse pendus au téléphone, en quête de nouvelles du jugement d'adoption. Sa date ne semblait pas se décider. Trois mois plus tard, j'apprends que celui-ci avait eu lieu. J'en ai hurlé de rage. Personne ne nous avait prévenus. Nous avions pourtant une avocate sur place ! Comme nous n'étions pas présents, le jugement avait été déclaré négatif.

A force de nous battre, nous avons obtenu que le jugement soit cassé pour vice de forme. Six mois s'étaient écoulés depuis notre dernier voyage. Il fallait que nous retournions en Roumanie, simplement pour contresigner les documents qui nous permettaient de recommencer une nouvelle procédure, en cour suprême. Nous n'avions aucun espoir de ramener Esther-Julia en France.

Nous avions quatre jours pour partir. Avec tous nos enfants, ce n'était pas évident. Heureusement, c'était les vacances de Noël. Mon frère a fait 700 kilomètres en T.G.V. pour venir chercher nos sept enfants et les emmener chez nos parents. Nos familles sont formidables. Elles ont

toujours été là pour nous soutenir dans les moments difficiles.

Nous sommes repartis en Roumanie. Cette fois, le trajet a été vraiment dur. Nous nous sommes retrouvé coincés dans des embouteillages monstres et dans des tempêtes de neige. Arrivés à la frontière roumaine, nous avons trouvé une queue de deux kilomètres de long. Il nous a fallu attendre pas moins de onze heures (!), par moins quinze degrés, pour passer la douane.

J'étais angoissé. Le dernière fois que nous avons vu Esther-Julia, c'était six mois auparavant. Je me demandais si au bout de tout ce temps, elle allait nous reconnaître. Nous sommes allés la voir la veille de Noël. Elle nous est apparue un peu plus guillerette que la fois précédente. Je l'ai trouvée plus alerte, souriante, plus décontractée.

Elle nous a reconnus, j'en suis certain. Elle n'était pas du tout effarouchée, elle était contente de nous voir. Nous sommes restés un petit moment, pas trop longtemps. L'avocate nous a conseillé de ne pas y retourner le lendemain, jour de Noël. Ce n'était pas la peine de créer trop de relations, trop de dépendance.

Ce soir-là, nous avions vraiment le cafard. Nous nous demandions ce que nous faisons là. Nous avons laissé nos enfants chez les grands-parents. Ils comprenaient très bien la raison de notre absence. Malgré tout, ils étaient privés de leurs parents pour Noël...

Rester seuls le jour de Noël ? Non, vraiment, c'était trop triste. Alors, nous avons accompagné notre amie Doïna et son mari Panti. Ils allaient fêter Noël dans un orphelinat d'enfants et de jeunes handicapés mentaux, avec d'autres gens de la ville. Pendant des années, les personnes de cette institution avaient vécu comme des bêtes. Sans soin, sans aucune reconnaissance. Totalement livrées à elles-mêmes, dans des conditions inimaginables. Ce jour-là, chacun a eu droit à un cadeau qui avait été pensé pour lui. Ces handicapés étaient enfin considérés comme des êtres humains à part entière. Cette expérience a été pour nous très dure, très violente. Mais en même temps, cela a été formidable. Vraiment, c'était un Noël pas comme les autres !

Barricadé dans la mairie !

« Le jugement a été prononcé en votre faveur ! » Enfin ! Nous étions le 23 avril 1992. Cela faisait quatre mois que nous attendions cet appel. Avec angoisse... Cette fois, c'était gagné. Pour de vrai. Nous pouvions aller chercher Esther-Julia. Quand nous voulions. Une semaine plus tard, nous repartions en Roumanie... Pour la quatrième fois ! Nous n'étions pas complètement tranquilles. On nous en a tellement fait voir qu'on se demande toujours ce qui risque encore de nous arriver. Cette fois, nous avons pris l'avion. Nous ne savions pas si Esther Julia aurait supporté les 2500 kilomètres en voiture.

Nous avons d'abord mis deux jours à récupérer notre dossier à la cour suprême de Bucarest. Ensuite, il fallait aller faire le nouvel état civil d'Esther-Julia à la mairie de Tîrgu Carbunesti.

Une peur panique m'a envahie. La mairie se trouvait à égale distance entre le camp des tsiganes et l'orphelinat. Avec la BX blanche que nous avions louée, nous ne pouvions pas passer in-

aperçus. Avec sa grande barbe, Pierre n'avait rien de discret non plus ! Le maire nous a renvoyés dans une autre mairie, dans la ville de naissance de la mère. Je ne me voyais pas revenir une nouvelle fois à Tîrgu Carbuñesti. Tout de suite, nous sommes allés chercher Esther-Julia à l'orphelinat. Cela ne nous a pas pris plus de dix minutes. La directrice s'est contentée d'écrire sur un bout de papier les quatre vaccins qu'elle avait reçus. Elle nous a dit qu'elle mangeait les même choses que nous. Puis nous sommes repartis avec l'enfant. Elle refusait d'entrer dans la voiture. Elle s'est mise à hurler en s'accrochant à la portière. Ça ressemblait plus à un rapt qu'à une adoption ! Tout le monde s'est mis aux grilles de l'orphelinat pour voir ces étrangers qui piquaient un gosse. C'est vraiment l'impression que j'ai eue. Nous sommes quand même parvenu à démarrer, avec un « ouf » de soulagement. Maintenant, nous filions à l'autre mairie d'un tout petit village, à une dizaine de kilomètres, pour obtenir notre papier.

La jeune secrétaire ne savait pas comment faire. C'est la première fois qu'on lui demandait ce genre de papier. Elle avait une peur terrible de se tromper. Tout d'un coup, elle reçoit un coup de téléphone de la directrice de l'orphelinat, paniquée. Une vingtaine de tsiganes venaient d'envahir son

établissement. Elle nous dit : « Il faut absolument que vous rameniez l'enfant. » C'était hors de question. Il n'y avait aucune raison pour que nous le fassions. Quelques minutes plus tard, le téléphone sonne à nouveau. On nous prévient que les tsiganes arrivent à plusieurs voitures pour une dernière tentative financière. Nous ne pouvions pas partir sans le papier. Et ça n'avancait pas. Dans la mairie, tout le monde paniquait à l'idée qu'ils allaient arriver. L'histoire tournait au rodéo.

J'étais dans la voiture sur le bord de la route avec Esther-Julia. Je scrutais l'horizon avec angoisse. Chaque fois que je voyais une voiture arriver, je me disais : « Mais qu'est ce que je vais faire, si ce sont les tsiganes... »

On nous a emmenés au petit commissariat de police. Les policiers ont réquisitionné un garage pour y cacher la voiture. Ils m'ont gardée au fond du commissariat, avec Esther-Julia. Ils ont monté la garde, l'arme à la main.

Moi, je suis resté dans la mairie fermée à clé, barricadé avec la secrétaire, qui a tenté de terminer les papiers à toute vitesse. Elle était tellement angoissée qu'elle se trompait tout le temps, elle devait chaque fois recommencer. Et le temps tournait. Les tsiganes pouvaient arriver d'un instant

à l'autre. Enfin, j'ai eu l'acte de naissance, rempli en bonne et due forme. J'ai foncé au commissariat chercher ma femme et ma fille. Nous avons bondi dans notre voiture. Nous sommes repartis, sans demander notre reste. Nous venions de vivre une des plus grandes peurs de notre vie.

Je n'en veux pas aux tsiganes. A cette époque, je m'étais laissé embarquer dans la panique collective. Nous ne parvenions pas à nous entendre non pas par mauvaise volonté, mais parce que nous sommes issus de cultures trop différentes... Mais ça, ce n'est qu'avec le recul que je m'en suis aperçu. Ce recul, il nous est venu grâce à Esther-Julia.

Sortir du silence

Nous ne savions pas comment nous y prendre avec Esther-Julia. Chaque changement de situation la stressait. On rentrait dans la chambre, elle pleurait. On restait dans la chambre, elle se calmait. On ressortait de la chambre, elle pleurait. On rentrait dans la voiture, elle pleurait à nouveau. On roulait un moment, elle se calmait. On ressortait de la voiture, elle se remettait à pleurer. Notre vie à nous c'était de changer tout le temps. La sienne avait été de ne jamais bouger.

Ce qui était le plus angoissant, c'était de voir cette enfant évoluer et vivre dans un silence complet. Dès qu'on s'approchait, dès qu'on ouvrait la bouche, elle avait le réflexe de se protéger avec ses mains. A un moment, je l'ai vue assise sur le lit, le dos contre le mur. Son pouce dans la bouche, elle dodelinait en tapant la tête contre le mur. Et pas moyen de la faire s'arrêter. Je me disais : « Mon Dieu, pourvu qu'ils ne l'aient pas trop esquinée... ».

Je pense toujours à ce qu'elle a pu vivre à l'orphelinat. Nous ne le saurons jamais

exactement. Elle a dû beaucoup souffrir d'abandon et de rejet, du fait qu'elle était tzigane. C'est très douloureux d'y penser.

A la maison, nos sept enfants nous attendaient, tout émus, tout silencieux. Ils nous ont vu arriver avec une grande fille de quatre ans. Elle marchait au radar tellement elle était fatiguée. Elle était toute pâle, et complètement perdue. Je crois qu'elle n'a pas fait très bonne impression.

Nous avons un peu peur de la façon dont les liens se tisseraient avec les frères et sœurs. A tort. Au bout de quelques jours, Esther-Julia s'était insérée dans la famille. Comme elle ne se sentait bien qu'en milieu clos, nous avons passé tout le premier week-end dans la salle de jeux. Tous les neuf !

Nous avons ramené une enfant triste, silencieuse, hagarde. Nous n'avions pas trouvé le moyen de la débloquer. Les enfants se sont mis à faire les clowns. Esther-Julia à cherché à les imiter. Et tout le monde s'est mis à rire, Esther-Julia la première ! Nous nous sommes aperçus que malgré ses quatre ans d'isolement, elle devenait une enfant très sociable.

J'ai l'impression qu'Esther-Julia était comme une graine qu'on avait oubliée dans un

grenier. Remise dans la terre, elle se remettait à germer, à pousser, à grandir.

Moi, j'ai senti que son arrivée dans la famille était un peu comme une nouvelle naissance. Il fallait qu'elle apprenne à vivre, qu'elle apprenne à parler... Durant toute l'année où j'ai attendu son arrivée, je pensais à tous les petits bisous que j'allais pouvoir lui donner quand elle serait là, à tous les câlins que j'allais lui faire. Mais elle ne savait pas ce qu'était qu'un baiser. Elle ne comprenait pas pourquoi on la prenait sur les genoux. Il a fallu l'appriivoiser...

Elle avait tout à découvrir. Dans la maison, tout l'intriguait. Elle farfouillait partout. Elle avait besoin de voir, de toucher. Comme un petit enfant qui commence à marcher, et qui découvre tout ce qui se trouve à sa hauteur. Sauf qu'elle, elle avait quatre ans. Elle savait ouvrir toutes les portes, tous les tiroirs... Je passais mes journées à dire : « Ah non, ça tu peux pas. Ah non, remet ça à sa place... » Et je me disais : « Ma pauvre petite. Avant, tu n'avais aucune liberté. Maintenant, tu es libre. Mais il faut qu'on te dise non. Alors ce n'est pas mieux !... »

Dépassés par nos sentiments

Il ne fallait plus nous parler de Roumanie. Pour nous, c'était l'overdose ! L'adoption d'Esther-Julia nous en avait fait voir de toutes les couleurs. Nous avons subi un an de tension et de stress. Enfin, nous pouvions souffler.

Mais dans un coin de notre cœur, nous gardions le souvenir du petit Daniel-Alexandre. Nous espérions sincèrement qu'il trouve une famille. Un jour, nous avons téléphoné à Doïna et Panti, avec qui nous avons gardé des liens d'amitié. Nous leur avons demandé des nouvelles de Daniel-Alexandre. Nous voulions savoir s'il avait des chances d'être adopté. Il ne figurait toujours pas sur la liste des enfants adoptables. De plus, aucune adoption ne se faisait plus dans son orphelinat. Ça ne lui laissait plus aucune chance.

Le 8 mai 1993, un an jour pour jour après l'arrivée d'Esther-Julia, nous avons écrit au Comité roumain pour l'adoption. Nous avons demandé que cet enfant soit adopté, et nous nous sommes proposés pour le faire. Nous n'avons reçu aucune réponse. Alors, nous avons encore demandé à Doïna de nous aider. Il fallait constituer un dossier pour que

Daniel-Alexandre devienne adoptable. Elle nous a dit « Mais vous n'allez jamais y arriver ! » Et moi, je lui ai répondu : « De toute façon, si on ne tente pas, on n'y arrivera pas. Mais si on tente, on a peut-être une chance... ».

Depuis l'adoption d'Esther-Julia, les lois roumaines avaient changé. Il fallait passer par l'intermédiaire d'une association pour adopter. Nous avons contacté un organisme parisien, leur expliquant le cas de Daniel-Alexandre. Nous voulions qu'il trouve une famille et propositions notre dossier.

Nous avons fait une demande d'agrément pour l'adoption. Une assistante sociale est venue nous voir. Elle s'est sentie complètement déroutée par notre cas. Elle ne comprenait pas ce qui nous poussait à adopter. Elle a parlé de « boulimie d'enfants », du « mal du petit », pensant que nous ne pouvions nous passer de tous petits enfants. Elle avait aussi l'impression que nous n'adoptions pas pour constituer une famille, mais d'abord pour des raisons humanitaires.

Ce qui m'a choqué, c'est qu'elle n'a même pas pris la peine de rencontrer nos enfants. Elle avait peur que nous démissionnions en cas de problème, à leur adolescence. Si elle les avait rencontrés, elle se serait rendu compte que les plus grands, déjà ados, allaient très bien, et que nous assumions jusqu'au bout notre rôle de parents.

Il a fallu attendre cinq mois pour obtenir son rapport. La conclusion était très ambiguë. Nous avons tout de même obtenu notre agrément en avril 94.

Or, l'association d'adoption avait rejeté notre dossier, et s'est proposé de trouver une autre famille pour Daniel-Alexandre. La nouvelle nous a effondrés. Nous avons été dépassés par nos sentiments. En nous battant pour que Daniel-Alexandre puisse un jour avoir des parents, nous nous étions investis affectivement. Il était devenu notre enfant, malgré nous.

En vérité, nous n'étions pas du tout neutres. Cet enfant, nous l'avions connu en même temps qu'Esther-Julia. Jamais nous n'aurions pu le donner à une autre famille. Daniel-Alexandre était venu spontanément à nous. C'est lui qui nous avait choisis. En plus, il avait un prénom composé, comme tous nos enfants. Vraiment, il était fait pour notre famille !

L'association l'a compris. Elle nous a laissé notre chance en se retirant. Un peu par miracle, nous avons trouvé une autre association, Paidia... à trois kilomètres de chez nous ! Nous étions ravis d'être soutenus dans notre démarche.

En un mois, notre dossier était sur les bureaux de Comité Roumain à l'adoption (C.R.A.), à Bucarest. Il est arrivé en même temps que celui de Daniel-Alexandre. Pour nous, c'était un signe !

Je me suis dit : « Cette fois-ci, ça va être une adoption reposante ! » Je m'étais trompé. Notre cas était tellement particulier qu'il a fallu que nous intervenions nous-mêmes. L'association et notre avocat nous disaient régulièrement : « Ecoutez, là, c'est de votre énergie et de vos arguments dont on a besoin. Jouez votre dernière carte ! ». Une nouvelle fois, nous nous sommes retrouvés en première ligne. Bien malgré nous !

Chaque fois que j'appelais le Comité Roumain je voyais que rien n'avançait. Souvent, je raccrochais en larmes. Esther-Julia m'a demandé, un jour : « Pourquoi tu pleures toujours quand tu téléphones en Roumanie ? ». Je lui ai expliqué que c'était parce qu'il fallait encore attendre avant d'aller chercher Daniel-Alexandre, et que ça me faisait mal au cœur. Et pour elle, téléphoner en Roumanie était devenu le synonyme de pleurer !

Je crois que, de nos enfants, c'est elle qui l'attend avec le plus d'impatience. Je pense qu'elle se sent très solidaire de lui. « Quand j'étais en Roumanie, je pleurais », m'a-t-elle dit. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a dit que c'était parce qu'elle n'avait pas de maman et a ajouté : « Daniel-Alexandre aussi il pleure, parce qu'il attend toi... ».

« C'est mamica ! »

« Vous pleurez, madame Frappé ? »
Au bout du fil, mon interlocutrice était intriguée par mon émotion. C'est vrai que je manquais de mots pour dire toute ma joie, tout mon soulagement. Nous venions enfin d'obtenir l'accord du C.R.A. pour adopter Daniel-Alexandre. C'était le 20 décembre 1994. Jean-Matthieu, tout ému, m'a dit comme pour s'excuser : « Maman, moi, je ne pleure pas, parce que pour un enfant, c'est dur de pleurer de joie... »

Nous sommes partis passer les fêtes de Noël chez mes parents. Pour eux, adopter Daniel-Alexandre, six ans et demi, c'était de la folie. Nous avions nos billets pour partir en Roumanie, le 1er janvier. Mais nous avons choisi de ne leur en parler qu'après les fêtes de Noël, pour ne pas trop les tracasser.

Nous sommes allés ensemble à la messe de Noël. Et voilà comment le prêtre a commencé son homélie : « Ceux qui portent le message de Noël, ce sont les plus petits, ce sont les Romanichels. » Etymologiquement, Romanichel veut dire « qui vient de Roumanie ». C'était sa première phrase...

Juste après la communion, un morceau de flûte roumaine est passé. Ça nous a tous bouleversés. Le lendemain matin, Pierre, mes parents et moi nous sommes retrouvés à la cuisine. Ma mère nous a dit : « J'ai rêvé qu'il fallait qu'on garde vos enfants, et que vous partiez pour la Roumanie » Elle ne savait pas que nous devions effectivement nous envoler, quelques jours plus tard...

A notre retour de Roumanie, j'ai parlé à mes parents de notre rencontre avec Daniel-Alexandre. Dans leur tête, c'était déjà leur petit-fils. Ils l'attendent avec la même impatience que nous.

Le premier janvier, nous étions à Bucarest. En deux jours, nous avons réussi à boucler complètement le dossier. Notre avocat nous a vraiment bien aidés. Il ne restait plus qu'à faire le jugement. Si tout se passait bien, nous pourrions repartir avec Daniel-Alexandre !

Le cœur serré, nous sommes allés à l'orphelinat de Novaci. C'est là que se trouvait Daniel-Alexandre, que l'on avait changé d'établissement depuis peu.

Il nous restait quelques images fugitives de ce petit garçon. Des images vieilles de trois ans et demi... Jamais nous n'avions repris contact avec lui. Nous ne lui avons même pas écrit. Ça valait

mieux, tant que nous n'étions sûrs de rien. Il n'aurait pas fallu qu'il nourrisse de faux espoirs...

La directrice a préféré attendre la fin de sa sieste pour aller le chercher. Nous sommes restés deux heures à tourner en rond ! Enfin, il est arrivé, tout seul, comme un grand. Il a ouvert la porte avec un large sourire, fier comme tout. Il est venu tout de suite contre moi. Je me suis dit : « Cet enfant, c'est ton fils ». La directrice lui a demandé : « Qui c'est ? » Et il a répondu : « Mamica, Mamica ». En roumain, ça veut dire « petite maman ». Je n'avais pas l'habitude qu'on m'appelle comme ça. Mais je sentais tout ce que ce mot voulait dire pour Daniel-Alexandre. Ça m'a complètement remué le cœur.

Je suis resté un peu en retrait, comme toujours. Mais très vite, il est venu toucher ma barbe. Ça l'intriguait ! Il m'a appelé « Moscraciun » (Père Noël). Ça le faisait rire. Immédiatement, nous nous sommes sentis complices, tous les trois. C'était très chouette.

J'ai vraiment retrouvé le gamin qui était venu jouer avec nous, trois ans auparavant. La même bouille, les mêmes yeux en amande, avec des sourcils en accent

circonflexe. Et puis cette même joie de vivre qui nous avait tant touchés.

La directrice nous l'a confié pour quelques jours. Tous, nous espérions que ce soit pour toujours. Marie-Christine a sorti l'anorak, les bottines et le chapeau qu'elle avait ramenés pour lui. C'était le plus heureux des petits garçons. J'étais attentif à tous ses gestes pour essayer de le connaître. Il prenait les manches de son pull dans la main pour l'enfiler, des petites choses comme ça. Il m'a semblé très débrouillard !

Nous nous sommes promenés en voiture. Daniel-Alexandre était aux anges ! Je l'ai mis sur mes genoux pour qu'il voit un peu mieux. La moindre chose l'émerveillait. Quand il a aperçu un mouton, il s'est écrié : « Une vache, une vache ! »

Il est resté dormir avec nous. Dans son lit, il a eu un petit moment de cafard. Alors, nous nous sommes assis tous les deux à côté de lui, à lui parler tout doucement, à lui faire des petites caresses. Et il a retrouvé sa gaieté.

Nous gagnerons !

L'avocat était sûr qu'on allait gagner le jugement. Mais moi, j'avais une peur terrible que ça ne marche pas. Tant que nous ne savions pas la réponse de son jugement, j'aurais préféré que Daniel-Alexandre reste à l'orphelinat. Les moments que nous passions avec lui étaient formidables. J'avais très peur que lui comme nous, on s'attache trop.

Quand le juge a reçu notre avocat et qu'il vu notre nom sur le dossier, son sang n'a fait qu'un tour. Il se souvenait trop bien de nous. C'est avec lui que nous avons eu tant d'ennuis pour Esther-Julia. Et perdu tant de temps ! Il a fallu que nous retombions sur lui. Tout ce que notre avocat a pu faire, c'est de le convaincre de confier le dossier à un autre juge. Cela voulait dire attendre encore. Nous ne savions pas combien de temps...

Nous ne repartirons pas avec Daniel-Alexandre. Alors, il m'était impossible de rester plus longtemps avec lui. C'était trop douloureux de savoir qu'il faudrait ensuite le ramener à l'orphelinat. Je ne voulais pas créer de rêves inutiles. Le temps de faire nos bagages, et nous retournions à l'orphelinat. Le trajet a été terrible. Nous ne savions pas

comment expliquer à Daniel-Alexandre ce qui était en train de se passer. Il ne pouvait pas comprendre.

Je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer. Alors, il a pris mon bras en me disant : « Nu plinge, mamica, nu plinge. » (ne pleure pas, petite maman). Et puis, il a vu qu'on arrivait dans le rue de l'orphelinat. Là, il a compris. Il est devenu tout blême, et il a dit, d'une voix toute déçue : « Oh, casa de copi » (Oh, la maison d'enfants...). Son sourire, sa joie de vivre se sont effacés d'un seul coup. On avait donné à cet enfant un papa et une maman, pour la première fois de sa vie. Et au bout de 24 heures, on les lui retirait. C'était inhumain. Mais comment faire comprendre une telle chose à un juge ?

Nous sommes repartis en France, vraiment désespérés. Les enfants étaient très déçus que Daniel-Alexandre ne soit pas avec nous. Nous avons attendu la suite des événements. Le jugement était fixé au 19 janvier. Il n'a pas eu lieu. Le juge qui avait repris le dossier a voulu recommencer toutes les procédures à zéro.

On nous a fait revenir en Roumanie en mars, simplement pour redonner notre consentement oral. Nous sommes allés revoir Daniel-Alexandre, qui ne comprenait vraiment pas pourquoi nous ne l'emmenions pas en France. Il cherchait la voiture en disant : « On s'en va en France ? ». Et puis, quand nous

sommes allés le reconduire à l'orphelinat, il est allé chercher les petits cadeaux que nous lui avons fait, il les a mis dans deux petits sacs en plastique. Il les a accrochés à son blouson en disant : « Ce sont mes bagages pour partir en France ! ». Et nous, nous étions obligés de le laisser là. Dans l'incapacité de lui dire quand nous viendrons le chercher pour de bon.

Nous retournerons en Roumanie autant de fois qu'il le faudra. Nous ne baisserons jamais les bras. Parce que Daniel-Alexandre est devenu notre enfant. C'est pour cela que nous gagnerons le jugement !

Voilà ce qui nous révolte : c'est qu'il puisse exister dans le monde des enfants dont on a oublié complètement l'existence. Des enfants privés de famille. Ça ne devrait pas exister.

C'est cette révolte qui nous fait avancer. Et qui nous empêche de nous arrêter. Nous sommes des gens ordinaires. Simplement, nous nous sommes retrouvés sur un chemin qui, lui, était vraiment extraordinaire. Nous nous sommes battus, nous avons pleuré, nous avons douté parfois. Mais surtout, nous avons espéré, et nous espérons encore. Même si nous savons que nous connaissons encore des moments difficiles. Notre bonheur, nous l'avons trouvé dans cette vie-là, avec chacun de nos enfants.

Pour rien au monde, vraiment, nous n'échangerions notre vie d'aujourd'hui contre une autre...

Epilogue

16 mars 1995. Tension et attente. Notre avocat est à Tîrgu-Jiu pour la quatrième tentative de jugement. Nous recevons le même jour la version définitive de notre livre. Coïncidence ?

« Allô ? Monsieur Frappé ! J'ai une bonne nouvelle. VOUS AVEZ GAGNÉ !! Maintenant, vous pouvez écrire la dernière page de votre livre ! »

Encore une fois, la Roumanie nous fait pleurer... de joie. Nos espoirs ont été si souvent déçus que nous n'osons y croire. Il faut toute la journée pour réaliser cette nouvelle annoncée par Viorel, notre avocat. A la maison, nous sommes tous graves, émus, à côté de nos pompes.

Le soir, nous distribuons à chaque enfant une copie du manuscrit. Chacun s'isole pour relire avidement son histoire, dans un coin de la maison, devenue exceptionnellement silencieuse. Quand enfin nous parvenons à rassembler tout le monde pour le repas, alors, c'est l'explosion de joie.

Les rires fusent, les souvenirs, les anecdotes, les redécouvertes parfois. Et Daniel-Alexandre qui va venir !! Il y avait longtemps que la table familiale n'avait pas vu un tel chahut !

Ce soir, nous osons enfin accrocher au mur un grand prénom à colorier pour décompter les trente derniers jours !

Ce soir, à la prière, la petite flamme de bougie qui nous a toujours guidés, dansera.

SE DONNER
À LA VIE D'UN ENFANT

Par le Fr Jean-François Mattei

Préface de l'auteur
1. Pourquoi adopter ?
2. Comment adopter ?
3. Les démarches
4. Le dossier
5. L'attente
6. L'adoption
7. L'après
8. Les questions
9. Les réponses
10. Les témoignages
11. Les conseils
12. Les contacts
13. Les adresses
14. Les ressources
15. Les annexes
16. Le glossaire
17. L'index
18. La bibliographie
19. Les notes
20. Les remerciements
21. Les photos
22. Les illustrations
23. Les cartes
24. Les plans
25. Les schémas
26. Les diagrammes
27. Les graphiques
28. Les tableaux
29. Les listes
30. Les annexes

Que savez-vous de
l'adoption ?
C'est une décision
qui change la vie
de tous.
C'est un engagement
à long terme.
C'est un acte
d'amour et de
responsabilité.
C'est un don
de soi-même.
C'est un acte
de confiance.
C'est un acte
de courage.
C'est un acte
de foi.
C'est un acte
de charité.
C'est un acte
de justice.
C'est un acte
de paix.
C'est un acte
de fraternité.
C'est un acte
de solidarité.
C'est un acte
de respect.
C'est un acte
de dignité.
C'est un acte
de liberté.
C'est un acte
de responsabilité.
C'est un acte
de confiance.
C'est un acte
de courage.
C'est un acte
de foi.
C'est un acte
de charité.
C'est un acte
de justice.
C'est un acte
de paix.
C'est un acte
de fraternité.
C'est un acte
de solidarité.
C'est un acte
de respect.
C'est un acte
de dignité.
C'est un acte
de liberté.
C'est un acte
de responsabilité.

« SE DONNER
À LA VIE D'UN ENFANT »

Par le Pr Jean-François Mattéi

*Professeur de pédiatrie et de génétique médicale, membre du Conseil d'Ethique, député des Bouches-du-Rhône, auteur de *Enfant d'ici, enfant d'ailleurs*. L'adoption sans frontières, rapport à Monsieur le Premier ministre sur l'adoption (Documentation Française, avril 1995), et de *L'enfant oublié ou les folies génétiques*, éditions Albin Michel, 1994.*

*
* *

Que pensez-vous du témoignage de Pierre et Marie-Christine Frappé ?

Ils nous donnent un très beau témoignage sur la générosité que l'on peut apporter en offrant son amour à un enfant. C'est aussi un bel exemple de mélange des cultures ! Mais pour moi, leur histoire est un contre-exemple : il y a tant de familles qui ont du mal à adopter un seul enfant !

Comment expliquez-vous que tant de candidats à l'adoption partent adopter à l'étranger.

C'est vrai que sur les 4 200 enfants adoptés en moyenne chaque année, 2 700 viennent d'un pays étranger. La plupart des couples désirent un nourrisson de type européen. Si leur demande est déçue, il se trouvent devant deux solutions : soit adopter un enfant plus âgé, ou plus typé, soit partir adopter un nourrisson à l'étranger.

Il faut savoir qu'en France, seuls 6 à 700 nourrissons sont adoptables chaque année. En effet, il y a de moins en moins d'enfants qui naissent sans être désirés. Il faut toutefois supprimer une idée fausse, répandue dans l'opinion, qui est de dire que la France n'offre pas suffisamment d'enfants adoptables. Fin 1992, près de 13 500 familles étaient agréées pour adopter. Sur les 4 100 pupilles de l'État (enfants adoptables en France), 1 355 seulement étaient placés en vue d'une adoption. Ce qui veut

dire que plus de 2 700 enfants restaient en attente de parents. Mais il s'agit d'enfants âgés de plus de sept ans, appartenant à une fratrie ; ou d'enfants un peu typés ; ou encore, il s'agit aussi parfois de malades ou de handicapés... Ces enfants-là ne correspondent pas aux critères généralement demandés.

En moyenne, quel délai faut-il pour adopter en France ?

Pour adopter un bébé, il faut attendre de trois à quatre ans. Mais pour l'adoption d'un enfant plus grand, les délais sont considérablement raccourcis. L'adoption peut parfois se faire en quelques semaines !

Auparavant, il faudra avoir obtenu l'agrément, délivré par l'Aide Sociale à l'Enfance. Son délai maximum d'obtention est en principe de neuf mois, mais il arrive que ce délai soit dépassé. L'agrément est également nécessaire pour adopter à l'étranger.

Aujourd'hui encore, les couples qui désirent adopter doivent être mariés depuis au moins cinq ans ou être âgés d'au moins trente ans (article 343 du Code civil). Dans le rapport que j'ai remis au Premier ministre le 8 février 1995, je demande que cet article soit modifié selon ces termes : « L'adoption peut être demandée par deux époux non séparés de corps, mariés depuis plus de deux ans ou âgés l'un et l'autre de plus de vingt-huit ans. »

Les démarches nécessaires pour obtenir l'agrément sont très contraignantes...

C'est vrai, mais pour ma part, je suis favorable à cette procédure, et je pense qu'elle doit durer neuf mois. C'est l'occasion de mûrir un projet, de cheminer un peu, et de mieux réaliser quel engagement on est en train de prendre. Il faut faire très attention : dans le processus d'adoption, il y a le cœur et la raison. Il faut que les deux éléments

soient là pour que l'adoption réussisse. Un simple élan de cœur ne suffit pas !

L'agrément n'est pas là pour dire à telle ou telle personne qu'elle fera un bon ou un mauvais parent. Il s'agit de savoir si l'enfant peut être élevé dans de bonnes conditions. Cette procédure n'a rien de discriminatoire : le taux de refus n'atteint pas les 10 %.

Est-il nécessaire à un couple d'être marié pour adopter ?

Pour une adoption conjointe, oui. Parce que nous considérons qu'il n'est pas logique de vouloir nouer des liens communs et définitifs avec un enfant sans avoir noué les mêmes liens entre l'homme et la femme. Un couple uni : pour moi, c'est la meilleure chose que des parents puissent offrir à un enfant.

Pour adopter dans d'autres pays, cette condition n'est pas toujours nécessaire. En fait, les législations varient

énormément d'un pays à l'autre, voire d'une année à l'autre.

C'est vrai. Je parle, dans mon rapport, d'adoption à « géographie variable ». Les pays s'ouvrent et se ferment à l'adoption en fonction de leur histoire, des événements qui les marquent. Certains pays reconnaissent qu'ils ne sont pas capables de prendre en charge leurs enfants et acceptent de les confier à des étrangers. Mais c'est toujours un déchirement de devoir reconnaître devant la communauté internationale qu'on est pas capable d'assumer l'éducation de ses propres enfants.

Par ailleurs, quand des pays sont soupçonnés par exemple de trafics d'enfants, comme la Roumanie et, récemment, le Vietnam, ils réagissent aussitôt en durcissant les conditions d'adoption, ou en fermant leurs frontières. C'est normal que les pays aient des exigences quant à la garantie de la bonne intégration de l'enfant, quant à sa qualité de vie.

C'est l'un des buts de la convention de La Haye, rédigée en 1993 par une soixantaine de pays. (1)

Est-ce qu'adopter est à la portée de tout le monde ?

Je n'en suis pas certain. Dans ce type de demande, il y a toujours ambivalence entre générosité et égoïsme. Je ne suis pas sûr qu'entre la notion du don de soi et l'envie de recevoir, ce soit le don de soi qui l'emporte. L'adoption est un acte d'amour très exigeant.

Car si concevoir un enfant, c'est donner à la vie à un enfant, adopter, c'est se donner à la vie d'un enfant. La nuance est essentielle.

*
* *

(1) Cette convention sur la protection des enfants et la coopération en matière d'adoption doit encore être ratifiée, notamment par la France.

La collection TÉMOIGNAGE veut donner la parole à tous ceux qui vivent au quotidien les problèmes de notre société.

A travers les récits d'expériences authentiques, ces livres ont pour seule ambition de donner des moyens de comprendre, des raisons d'espérer.

Vos réactions, vos suggestions, vos témoignages nous sont précieux. Vous pouvez nous écrire à :

Collection TÉMOIGNAGE
Edition°1
79 Boulevard Saint-Germain
75006 PARIS

Impression réalisée sur CAMERON par
BRODARD ET TAUPIN
La Flèche

pour le compte d'Édition^o1
79, Bd St Germain 75006 Paris
en mars 1995

Imprimé en France
Dépôt légal : avril 1995
N° d'édition : 7454 - N° d'impression : 6123 L-5
49-81-0940-01/4
ISBN : 2-863-91687-4

DÈS QU'ILS ONT SU QUE LEUR COUPLE ÉTAIT STÉRILE,
MARIE-CHRISTINE ET PIERRE N'ONT PAS HÉSITÉ :
IL Y A TANT D'ENFANTS ABANDONNÉS
AUX QUATRE COINS DU MONDE. LEUR MAISON ABRITE
DÉJÀ HUIT ENFANTS ET EN ATTEND UN NEUVIÈME.
CHAQUE ADOPTION EST UNE QUÊTE OBSTINÉE, ET SOUVENT,
UNE RENCONTRE AVEC LA MISÈRE OU LE DÉSESPOIR.
CHAQUE ADOPTION EST UNE HISTOIRE D'AMOUR.
COMMENT VIT CETTE FAMILLE RECOMPOSÉE,
SANS CESSÉ ÉLARGIE, JOYEUX MÉLANGE DE CULTURES,
DE RACES ET DE SENSIBILITÉS ? PIERRE ET MARIE-CHRISTINE
RACONTENT À DEUX VOIX VINGT ANS DE PASSIONS,
DE COMBATS ET DE BONHEURS.

*CE RÉCIT EST SUIVI D'UNE INTERVIEW DE JEAN-FRANÇOIS MATTÉI,
DÉPUTÉ DES BOUCHES-DU-RHÔNE, AUTEUR DU RAPPORT
"ENFANT D'ICI, ENFANT D'AILLEURS. L'ADOPTION SANS FRONTIÈRES".*

39 F



9 782863 916872

95-IV

49-0940-4

39,00 FF TTC

